52e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 20 — 16 MAI 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT	Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*	Prélat de la Maison de Sa Sainteté
FONDATEUR	Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
	DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète	18 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.
	Edition partielle.	12 fr.		

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Comment apprécier la conduite des catholiques du Léon empêchant à Landerneau la représentation d'une pièce outrageante ? 1° Avaient-ils le droit et même le devoir de repousser l'outrage ? 305. Avaient-ils le devoir d'obéir à l'autorité civile qui leur opposait la loi pour éluder leurs justes revendications ? 308. Leur résistance a-t-elle dépassé les limites permises ? 310. — Peut-on faire grief à des groupements catholiques d'accepter des éléments qui ne sont que sympathisants ? 312. — Titius a-t-il péché contre la justice et la charité en dénonçant par rancune un fonctionnaire malhonnête, qui par suite a été sévèrement puni ? 314. — Quelles peines sont expiées en Purgatoire ? Sert-il à compléter la purification de la charité ? Confère-t-il toute la perfection qu'on aurait pu ou dû acquérir en cette vie ? 314. — Comment procéder pour le baptême d'un hérétique baptisé par un ministre protestant ? 316. — Quelles sont les formalités pour l'ouverture d'une chapelle privée ? Peut-elle devenir semi publique ou publique ? 317. — Qu'est-ce que l'absolution indirecte ? 318. — L'affiliation à un Tiers-Ordre survit-elle à la profession religieuse ? 318.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Dom André Malet, 318 ; *Tables Générales de « La Vie spirituelle »*, K. de Coudekerque-Lambrecht, Dom. Bonnaud, 319 ; Mgr Wilhelm Stockums, P. Jérôme de Paris, P. Charles, 320.

PRÉDICATION

Pour l'Ascension. — I. « Il vous est avantageux que je m'en aille, » 273. — II. Jésus dans le ciel et au tabernacle, 277. — III. Les sentiments de la Sainte Vierge à l'Ascension, 279.

Cours de prônes sur la Liturgie. — XLVI. La béatification des Serviteurs de Dieu, 281.

Pour la fête patronale d'un martyr. — L'esprit de sacrifice, 283.

Les personnages évangéliques. — VIII. Le mariage de la Sainte Vierge, 285. — IX. L'Annonciation et la Visitation, 287.

En vente à nos Bureaux

La SEPTIÈME ÉDITION de la *Petite Histoire de ma Religion* de Fournier, comprenant l'*Ancien Testament*, le *Nouv. Test.* et l'*Histoire de l'Eglise*, avec près de 100 gravures expliquées. 1 vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée ; franco 2 fr. pour la France et 2 f. 50 pour l'Etranger.

Réductions considérables par quantités :

A) *Pour la France :* 10 ex., franco poste, 15 fr. 50 ; 20 ex., 31 fr. ; 30 ex., 45 fr. 25.

5 kilos (50 ex.) :	en gare 72.65 ;	à domicile 74.90
10 » (100 ex.) :	» 141.45 ;	» 142.90

B) *Pour l'Etranger :* même prix que par la poste, plus 0.50 par exemplaire.

PETIT COURRIER

Q. — Où pourrais-je me procurer les *Méditations sur l'Evangile à l'usage des Communautés religieuses*, par le P. Bruno Vercruysse ?

R. — De cet auteur il n'existe plus en librairie que le *Manuel de solide piété*, 2 vol., 30 f., et les *Nouvelles méditations pratiques*, 2 vol., 30 f., à la libr. André Blot, 6, rue de la Salpêtrière, Paris 13e.

Q. — Quels ouvrages sérieux dois-je consulter pour traiter d'une façon assez complète, mais sans longueur, le sujet de conférence suivant : « Que faut-il penser d'une morale laïque ? »

R. — Vous ne pouvez mieux faire que consulter le *Dictionnaire Apologétique de la Foi catholi-*

que du P. d'Alès (Paris, Beauchesne). La Table analytique vous fournira les renseignements (*Supplément*, col. 330), dont voici les principaux : *Morale selon les systèmes matérialistes* (cela, c'est tout à fait laïque), t. III, col. 493, 497-498, 504 508, 511-513 ; *Morale et la philosophie du socialisme*, t. IV, col. 1421-41 ; *Morale et positivisme*, t. IV, col. 39 ; *Modernistes et évolutionnistes*, t. III, col. 659 60 ; et enfin *La Morale indépendante et le laïcisme*, t. II, col. 1782.

Voici maintenant quelques ouvrages qui datent de près de 25 ans, mais qui vous apporteront certainement des lumières intéressantes : P. Gillet, O. P., *La valeur éducative de la Morale catholique* (Paris, Gabalda, 10 f.), 2e partie, ch. IV : *La morale catholique et les morales laïques* ; — G. Valois, *La religion de la laïcité ; l'enseignement de la morale à l'école laïque*, brochure éditée il y a 10 ans (1925) à la librairie de l'*Action Française* ; — G. Valois et François Renié, *Les manuels scolaires*, 2e partie. *Les manuels de morale*, Paris, 1911 ; — G. de Lamarzelle, *A la recherche d'une morale laïque*, 0 f. 35, Paris, J. de Gigord.

Plus récemment, vous trouverez dans la thèse de M. l'abbé Barbey, *Les fondements éthiques et psychologiques de l'éducation de la volonté selon M. Jules Payot* (voir *Ami* 1934, p. 777) d'excellents aperçus sur l'œuvre d'un apôtre de la morale laïque. — Et enfin, vous pourrez consulter le P. A.-M. Libert, *La Morale laïque*, Paris, 1927 (voir *Ami* 1927, p. 298 des couv.).

Q. — J'ai une conférence à faire sur le sujet suivant : « L'adage *Charité bien ordonnée commence par soi-même* est-il vrai ? Faut-il l'enseigner ; et comment ? » Quels auteurs consulter ?

R. — N'importe quelle Théologie morale, v. g. Clément Marc, t. I, n. 478 et suiv. ; Tanquerey, t. II, n. 783 et s. ; vous y trouverez indiquées les distinctions nécessaires. Et n'oubliez pas la question XXVI de la IIa IIae, *De ordine charitatis*.

Q. — Je vous prie de m'indiquer un auteur, en dehors des manuels de théologie, pour faire une conférence sur le dogme : « 1° Qu'entend-on par unité et par catholicité de l'Eglise ? 2° Prouvez que ces deux caractères se trouvent dans l'Eglise catholique »

R. — Monsabré, *Carême 1881*, in-8, 10 f., Paris, Lethielleux ; — plus actuel, abbé Paul Buysse, *L'Eglise de Jésus*, in-12 de 474 p., 15 f., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Q. — Y a-t-il une loi qui réglemente l'ouverture d'un « bistrot » auprès d'une église ? A quelle distance de l'église peut-il être ouvert ? A qui faut-il s'adresser pour empêcher qu'il ne soit ouvert ?

R. — 1° Il n'y a pas de loi générale fixant une zone de protection autour des églises contre les cafés. La loi du 30 juillet 1913, art. 46, dit simplement que « les maires pourront, les conseils municipaux entendus, prendre des arrêtés pour déterminer, sans préjudice des droits acquis, les distances auxquelles les cafés et débits de boissons ne pourront être établis autour des édifices consacrés à un culte quelconque, des cimetières, des hospices et des établissements d'instruction publique. » Le préfet peut prendre un tel arrêté pour tout le département. Voyez donc à votre mairie s'il existe un arrêté municipal ou préfectoral créant une zone interdite aux cafés.

2° S'il n'y en a pas, serez-vous désarmé ? Il est possible que non. Lisez l'art. 10 de la loi du 9 nov. 1915 : « Nul ne pourra ouvrir un café, un cabaret ou un débit de boissons pour y vendre ou consommer sur place des spiritueux, des liqueurs alcooliques ou des apéritifs autres que ceux à base de vin, titrant moins de 23 degrés. » Si donc votre « bistrot » vendait de ces produits interdits, il serait en contravention et l'art. 12 ordonne en ce cas la fermeture du débit. — Mais s'il s'agit d'un *ancien* débit (antérieur à 1915) qui va être transféré dans un nouveau local, la restriction créée par l'art. 10 ne joue plus ; il ne resterait en votre faveur que la zone de protection, si elle existe chez vous.

3° Si le cafetier commet une illégalité soit avant, soit après l'ouverture de son débit, c'est à la gendarmerie ou au Procureur de la République qu'il faudra la signaler.

Rectification. — Dernier n° de l'*Ami*, p. 301 et s., le rédacteur du compte rendu de *L'essor de la pensée au Moyen Age* a commis un lapsus en qualifiant « Docteur Gorce » l'auteur du livre. En réalité, l'auteur est, comme l'indique le titre, le R. P. Matthieu-Maxime Gorce, dominicain, professeur à Toulouse. Le Dr Gorce, docteur ès lettres et en médecine, a pour prénom Denys.

Voyage d'études au Sinaï et à Pétra. — Certains de nos lecteurs seront heureux d'apprendre l'organisation de ce voyage, qui aura lieu départ de Marseille le 29 août, retour le 21 septembre ; 4.450 fr. en 1re classe, 3.930 en 2e (sur le bateau ; à terre c'est l'égalité). Ecrire à M. le chanoine Prévost, Directeur au Grand Séminaire, 88, rue du Champ-des-Oiseaux, à Rouen.

Collection « Je sème ». — Chan. G. Blanc. **Les variations d'un futur anthropophage.** *Apologétique populaire.* — Jeanne Moret. **Par la Croix** *(Roman).* — In-12 de 250 et 236 p., chacun 10 f. — Paris, Téqui.

I. — Nitou Apriori, comme son nom l'indique clairement, est le soi-disant « esprit fort » qui refuse d'admettre l'existence de Dieu et d'une religion révélée par lui. Mais quand il s'agit des objections soulevées contre ces vérités par l'incrédulité, ou de quelque nouvelle superstition à la mode, ses exigences intellectuelles sont loin d'être aussi rigoureuses. Deviendra-t-il anthropophage ? C'est plus que douteux, car ses traditions ancestrales répugnent à cette barbarie, encore que, s'il était logique avec ses principes, il devrait s'en accommoder sans difficulté. En attendant cet avenir problématique, il se contente de ressasser des griefs cent fois réfutés contre le catholicisme ou de lui opposer des formes de religion à son avis bien supérieures. Ce qui fournit à son contradicteur l'occasion de rétablir la vérité. A chaque fois, c'est une passe d'armes, préparée par une entrée en matière de nature à piquer l'attention, où la discussion ne cesse d'être courtoise, voire même amicale, sur le ton d'une bonne humeur relevée d'une pointe de malice, et au cours de laquelle le pauvre Nitou voit ses belles théories se dégonfler comme des ballons de baudruche et bientôt finit par être réduit au silence. Dans les chapitres de ce livre, aux titres suggestifs tels que : *Nitou sera-t-il sacristain ?... Nitou et la citrouille... Nitou dans un bocal*, etc., on retrouve les thèmes connus sur le problème du mal, la confession, l'enfer, Galilée, le soleil arrêté par Josué et autres ; mais une large part est faite à la démonstration du fait que l'Eglise catholique a été instituée par Dieu, à l'exclusion de toutes autres religions ou sectes ; il y est même question de l'antoinisme et du spiritisme. Par là on voit que l'auteur a tenu à être moderne, par le choix des questions soulevées et par la façon de les traiter. Ses affirmations sont étayées par une documentation sérieuse On trouvera dans cet ouvrage d'excellents matériaux pour les conférences apologétiques.

II. — C'est encore de l'apologétique que le roman *Par la Croix*, mais une apologétique en action : le héros en est un personnage que la douleur a d'abord aigri et détourné de Dieu, mais qui peu à peu, sous l'influence d'admirables exemples, revient à la foi et non seulement accepte, mais bénit son sort. « Dieu est bon, » telle est la conclusion du livre, conclusion préparée par de beaux aperçus sur la valeur et l'efficacité surnaturelle de la souffrance. A lire ce récit, d'une inspiration élevée et si pleinement chrétienne, on se sent plus courageux et plus disposé à accepter les croix ménagées par la divine Providence.

GOUTTE GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la

LIQUEUR LAVILLE

Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.

COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

L'AMPLIFICATION DE L'HARMONIUM EST RÉALISÉE PAR LE PROCÉDÉ VILLETTE-FURON

L'amplification de l'harmonium, réclamée depuis bien des années par les ecclésiastiques soucieux de rehausser l'éclat des cérémonies religieuses et d'y intéresser les fidèles, est entrée dans la voie de la réalisation et donne des résultats très concluants.

MM. VILLETTE-FURON, père et fils, l'un expert dans la facture de l'harmonium, le second dans la radio diffusion du son, ont joint leurs connaissances d'acoustique et d'électricité pour mettre au point un instrument remarquable par sa puissance et ses timbres, capable de tenir lieu d'un orgue dans les églises où les ressources ne permettraient d'avoir qu'un instrument de médiocre qualité.

L'installation complète que Monsieur le Curé de Bléville (près Le Havre, S.-Inf.) a bien voulu leur commander, leur a permis de faire ressortir tout l'intérêt de cette invention qui a été reconnue parfaitement au point.

MM. VILLETTE-FURON se tiennent à la disposition de MM. les Ecclésiastiques qui désireraient se documenter sur cette invention. Ils se feront un plaisir de leur donner tous renseignements utiles et sans aucun engagement de leur part.

S'adresser ou écrire aux **Etablissements VILLETTE-FURON,**
9, Route du Havre, 9
DÉVILLE-LÈS-ROUEN (Seine-Inférieure).

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 18 avril, page 139.

CLOCHES, CARILLONS
les plus sonores, les plus justes
Sonneries électriques des cloches
La plus ancienne Maison
F. CAUSARD,
Colmar (Haut-Rhin).

Carillons { Dublin — Sacré-Cœur de Montmartre — Fribourg — Le Cateau — Mont Ste-Odile.

POUR LE VIN DE MESSE

s'adresser aux Pères TRAPPISTES de N.-D. des Neiges, par La Bastide (Lozère).

R. C. Largentière 1.699.

L'homme creuse sa tombe avec sa fourchette

C'est un savant médecin qui a prononcé cette phrase si juste. Les repas trop copieux, les sauces, les bons vins, les liqueurs surmènent le foie, l'estomac et l'intestin ; ils causent l'empoisonnement du sang, l'intoxication de l'organisme par les toxines qui ne sont plus éliminées ; car la constipation qui est vraiment la maladie du xxe siècle, suit infailliblement les mauvaises digestions et le manque d'activité physique.

Pour éviter la constipation et l'empoisonnement du sang, il faut faciliter le travail de l'intestin, non pas par des laxatifs chimiques, mais par un remède naturel : une infusion laxative de THE des FAMILLES, tous les soirs avant de se coucher. Le THE des FAMILLES est fait d'un mélange de simples, de plantes soigneusement sélectionnées d'après une vieille recette transmise de familles en familles. C'est le meilleur et le plus doux des dépuratifs. Jeunes et vieux s'en trouvent bien. Il est bon au goût, fait digérer et fait dormir.

Le THE des FAMILLES est en vente dans toutes les Pharmacies au prix de 6 fr. Vous pouvez le demander contre 6 fr. en timbres-poste aux Laboratoires Modernes, 71, Rue du Général Sarrail. LE HAVRE, en vous recommandant de l'*Ami du Clergé*.

THE des FAMILLES, la tisane de tous les soirs.

SPÉCIALITÉ de FLEURS d'EGLISES

AU LYS DE PAQUES
55, rue St-Placide. PARIS (6e).

Ornez les autels
Fleurissez les statues
avec nos *FLEURS ARTIFICIELLES.*
Le plus grand choix, les plus belles qualités.
Catalogue fco sur demande.

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

" PROBLÈMES D'EDUCATION "

Abbé André BOYER
Directeur des Catéchistes volontaires du diocèse de Dijon.

LE CATÉCHISME VIVANT

Préface de S. Ex. Mgr PETIT DE JULLEVILLE
Évêque de Dijon.

Un vol. de 236 p., **12 francs.**

Pour enrayer l'apostasie des masses, un plan d'action, des ressources sans nombre.

Fondée en 1830 — Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Siège Social 2, rue Pillet-Will, 2 PARIS

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

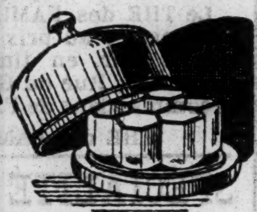
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

BICYCLETTES V. M. A.
Modèle spécial pour le Clergé
Horlogerie, Bijouterie, Orfèvrerie,
Phonos, Photo, T. S. F., Stylos.
Catalogue franco sur demande aux Ets E. MUGLER Fils, à VALENCE (Drôme), qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* toutes facilités et conditions spéciales avec CRÉDIT au gré du Client

VIN VIEUX D'ALGÉRIE 12°
Expédition directe franco votre gare
ROSÉ & ROUGE : 165 fr., BLANC : 180 fr. l'hecto.
par 225 litres; par 110 litres, majoration : 10 fr.
Retour des fûts à ma charge
SULTANAT D'ECKMUHL 109 bis, Av. de Neuilly, à NEUILLY (Seine).

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -
A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)
CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique
Maison très ancienne, donnant toutes garanties
Conditions spéciales aux Missions.

FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT AU PRIX DU LAIT AVEC
YALACTA
« Le gardien de votre santé »



NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

LE CHAUFFAGE AU MAZOUT

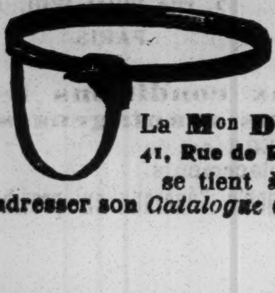
TOUFFLIN
Téléphone Lab. 09-37 3 lig. groupées — Société Anonyme au Capital de 10.600.000 frs — Téléphone Lab. 74-55 3 lig. groupées
27, Rue de Constantinople. PARIS (8e)

VITRAUX E. BRIERE
92 RUE DU Pt WILSON LEVALLOIS (SEINE)

Pour votre patronage, vos séances de cinéma, kermesses, achetez les Pochettes surprises et Confiserie Pierrot-Gourmand, J. Tissot, Chocolats Peter, Cailler, Kohler et Nestlé pour vendre 1, 2 et 3 fr. Pochettes Spectacles, 197, Route de Choisy, à Ivry-sur-Seine (Seine).

LOURDES — VILLA SOULAGNET — 22, Route de Pau, 5 m. Grotte. Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

— NERVEUX —
Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, irritabilité, insomnie, convulsions infantiles, crises nerveuses sous toutes formes, vous n'êtes pas incurables, quelle que soit la gravité de votre cas.
NERVIX pour les maladies bénignes.
ANTI-EPILEPTIQUE de LIEGE
pour les cas plus graves. Demandez la brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement Lab. Fanysu, 52, r. Cl. Lorrain, Lille.



HERNIEUX
Adressez-vous à une Maison de CONFIANCE
La Mon DRAPIER, fondée en 1829
41, Rue de Rivoli, Paris Ier. R. C. Seine 27.825
se tient à votre disposition pour vous adresser son *Catalogue* et tous renseignements utiles.

Poudre du Docteur SOULIGOUX
(POUDRE LAXATIVE DE VICHY)
Agréable - Facile à prendre - d'efficacité constante
DANS TOUTES LES PHARMACIES

Marque déposée

Appareils brevetés S. G. D. G.
assurant électriquement les sonneries des
Volées, Tintements, Carillons, Angelus automatiques.
GARANTIES ABSOLUES
SÉRIEUSES RÉFÉRENCES.
A. FARNIER
Ingénieur spécialiste
VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

Manre de CIERGES & BOUGIES d'EGLISES fondée en 1830
CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & Cie, St-Rambert-d'Albon (Drôme).

Ami du Clergé du 16 mai 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour l'Ascension. — I. « Il vous est avantageux que je m'en aille, » 273. — II. Jésus dans le ciel et au tabernacle, 277. — III. Les sentiments de la Sainte Vierge à l'Ascension, 279.

Cours de prônes sur la Liturgie. — XLVI. La béatification des Serviteurs de Dieu, 281.

Pour la fête patronale d'un martyr. — L'esprit de sacrifice, 283.

Les personnages évangéliques. — VIII. Le mariage de la Sainte Vierge, 285. — IX. L'Annonciation et la Visitation, 287.

POUR L'ASCENSION

I

« IL VOUS EST AVANTAGEUX QUE JE M'EN AILLE »

Mes frères,

Transportons-nous par la pensée à Jérusalem, au moment où va s'accomplir l'événement dont nous célébrons le glorieux anniversaire. Les disciples sont tous rassemblés autour de Marie. Ils attendent l'heure où Jésus doit se manifester pour la dernière fois. C'est maintenant qu'ils le connaissent, qu'ils savent qu'il est sorti de Dieu, mais qu'il s'apprête à les quitter. Sur Jérusalem planent les âmes saintes, délivrées des limbes depuis quarante jours, attendant le moment où la voie du ciel, fermée depuis tant de siècles par le péché, s'ouvrira pour les recevoir à la suite de leur Rédempteur.

Tout à coup Jésus apparaît au milieu du Cénacle. Celui qui se montre ici-bas pour la dernière fois, Jésus, daigne prendre place à table avec eux. Il tient à leur donner cette marque si enviée de sa divine familiarité. Et bientôt, avec ce ton d'autorité qui ne convient qu'à lui seul : « Allez, dit-il à ses Apôtres, allez dans le monde entier, prêchez l'évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. Mais celui qui ne croira pas sera condamné. »

A l'heure de la séparation, Jésus se lève, et l'assistance tout entière se dispose à suivre ses pas. Il traverse une partie de la ville, se dirigeant vers la porte orientale qui ouvre sur la vallée de Josaphat. C'est la dernière fois que Jésus parcourt les rues de la cité réprouvée. Bientôt le cortège sacré a franchi la vallée de Josaphat, passé le torrent du Cédron, et il se dirige vers la pente du Mont des Oliviers. On arrive sur le territoire de Béthanie, cet heureux village où Jésus, dans les jours de sa vie mortelle, recherchait l'hospitalité de Lazare et de ses sœurs. On atteint le sommet de la montagne. Selon une tradition fort ancienne, il était l'heure de midi lorsque, jetant sur l'assistance un regard de tendresse qui dut s'arrêter avec une complaisance filiale sur Marie, Jésus éleva les mains et les bénit tous. A ce moment ses pieds se détachèrent de la terre et il s'éleva au ciel. Les assistants le suivaient du regard ; mais bientôt il entra dans une nuée qui le dérobait à leurs yeux. C'en était fait, la terre avait perdu son Emmanuel. Des siècles l'avaient attendu. Il s'était rendu enfin aux soupirs des Patriarches et aux vœux enflammés des Prophètes ; et voici qu'à cette heure il échappe à nos regards.

Ayant donc à vous parler aujourd'hui de l'Ascension, tout mon dessein est de chercher à pénétrer la raison de cette parole que Jésus disait à ses disciples : « *Expedit vobis ut ego vadam.* Il vous est avantageux que je m'en aille. » Seulement, pour le faire avec ordre et clarté, nous envisagerons l'Ascension au double point de vue qu'elle présente naturellement. Il y a dans l'Ascension un départ, une absence. Il y a aussi une entrée triomphale, une prise de possession. Car Jésus quitte la terre et entre au ciel.

I

Comment donc l'Ascension de Notre-Seigneur, envisagée au point de vue de la séparation qu'elle leur impose, peut-elle profiter aux disciples ; et quels résultats heureux peuvent-ils s'en promettre ? Est-ce, par hasard, que ces hommes que nous avons connus si pauvres, si déshérités de tout ce que le monde recherche et admire le plus, vont tout à coup voir leur position changer, de façon à devenir puissants, riches, honorés ? Sont-ce là les avantages qu'ils vont retirer du départ de leur divin Maître ?

Non assurément. Au contraire, ces hommes qui étaient pauvres jusqu'ici, seront désormais plus pauvres, s'il est possible. Ces hommes qui coulaient une vie paisible au bord du lac de leur pays, auront désormais une vie agitée, persécutée, une vie en butte à toutes les attaques, à toutes les calomnies. Et au lieu de la mort assez douce qui semblait leur être réservée dans un coin ignoré de leur Galilée, tous ou presque tous auront à subir une mort violente et accompagnée des plus affreux tourments. Et cependant, avec une assurance incomparable et vraiment divine, Jésus leur dit : « Il vous est avantageux que je m'en aille. » Et sa parole est vérité. Qu'est-ce à dire ?

Ah ! m. f., c'est qu'aux yeux de Dieu, vivre au nord ou au midi, vivre honoré ou inconnu, mener une vie dorée ou bien une vie marquée au coin de tous les sacrifices, de toutes les privations, importe peu. Tout cela, à ses yeux, ne constitue pas les vrais avantages de la vie, car au-dessus de la fortune et du succès, au-dessus des honneurs et des plaisirs, il est des réalités qui valent mieux pour l'homme et pour la gloire de sa vie. Et ces réalités qui font la vraie grandeur de l'homme ici-bas, ces biens que Jésus promet à ses disciples

de multiplier en ce jour, ne sont autres que la foi, l'espérance et la charité. Voilà les avantages que Dieu aime, voilà les trésors qu'il donne à ses amis quand il lui plaît de les enrichir.

Mais est-il donc bien sûr que le départ de Jésus profite à la foi, à l'espérance et à la charité de ses disciples ? Tout est là. Du moment que le mystère de ce jour aura servi à l'accroissement de ces vertus divines dans le cœur des Apôtres, la parole du Sauveur est justifiée, et véritablement il était tout à fait avantageux à ses disciples qu'il se retire, qu'il s'en aille : *Expedit ut ego vadam.*

D'abord tout le monde comprend que la foi étant l'assentiment de l'esprit aux choses qu'il ne comprend pas, qu'il ne voit pas, l'éloignement de Jésus, de son humanité sainte, est un moyen très efficace pour développer la foi des disciples. Ce corps incomparablement beau, et dont les yeux ne se peuvent rassasier, ces mains qui tant de fois les ont bénis et que sans doute ils avaient la liberté de baiser à la place des clous qui les avaient percées, ils ne les reverront plus, ils ne les toucheront plus. Et cependant il faudra croire à cette humanité et au besoin mourir pour attester la réalité de sa résurrection. La foi va donc gagner tout ce que les sens vont perdre. Donc, directement et de soi, l'éloignement de Jésus entraîne une augmentation de foi. Mais le résultat, le fait, a-t-il été, dans les disciples, tel que Jésus le voulait ? Leur foi a-t-elle grandi par suite de son Ascension au ciel ?

Oui, indubitablement. Pour preuve, voyez Pierre. Quelle foi il fait éclater aux environs de la ville de Césarée, dans cette confession admirable : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Mais viennent les jours de l'épreuve, les jours de la Passion, vienne l'heure du danger, et cette foi si fière, si sûre d'elle-même, a peur, dissimule ; enfin elle trahit. Oui, ce même homme qui vient de proclamer Jésus Fils de Dieu, à cette heure, il proteste jusqu'à trois fois ne pas le connaître et ne savoir ni son nom, ni sa famille, ni son pays. Et cette honte de l'apostasie, il l'encourt par la crainte que lui inspire une femme, une simple servante.

Petite foi, foi misérable, n'est ce pas ? que celle dont les Apôtres et leur chef font preuve en tout ceci. Et chose étonnante, il ne paraît pas que le prodige inouï de la résurrection et les preuves accumulées qu'ils avaient reçues de sa réalité, aient sensiblement amélioré l'état languissant de la foi des disciples, puisqu'aujourd'hui même, au moment où il va les quitter, Jésus, d'un ton qui respire plus de sévérité que de tendresse, leur reproche encore leur incrédulité, leur lenteur à croire : *Exprobravit incredulitatem eorum.*

Mais que Jésus s'éloigne, qu'il se retire, qu'il prive ses disciples de sa présence corporelle, voyez-vous le changement ? Comme il est merveilleux ! Ce même Pierre qui, quelques jours auparavant, et cela, veuillez le remarquer, sous les yeux de son Maître, à ses côtés, le reniait à la voix d'une simple servante, maintenant il vient, indomptable, comme il convient à un Apôtre, à la barre du Sanhédrin. Là on lui dit qu'il ne doit plus prêcher le nom de Jésus. On ajoute que s'il n'obéit pas il sera poursuivi, emprisonné et le reste. Pierre entend bien l'ordre, mais, sans hésiter, il répond qu'il n'en fera rien : « *Non possumus.* Nous ne pouvons pas. » Il déclare à ses juges qu'il usera de sa liberté chrétienne jusqu'au bout, qu'il prêchera encore Jésus-Christ malgré la Synagogue et ses menaces. Et cet homme qui, quelques jours auparavant, se résignait si facilement à la trahison, aujourd'hui, sur le même objet, il n'accepte même pas le silence : « *Non possumus,* » dit-il, mot qui a brisé tant de tyrannies et pulvérisé tant de couronnes qui s'efforçaient de prévaloir.

Ce qui est vrai de Pierre l'est aussi de tous les autres. Le changement qui s'opère dans le chef s'accomplit également dans tous les membres du collège apostolique, et la preuve irrécusable est devant vous : ils ont converti le monde. Ces hommes qui, à l'heure de la Passion, s'étaient dispersés comme de timides colombes surprises par une pluie d'orage, après l'Ascension de leur divin Maître, ils s'en vont dans toutes les parties du monde, sur tous les continents, répandant leur foi comme le semeur son grain, et au témoignage de la parole ils en ajoutent un, plus puissant, plus fécond encore : celui du sang.

La raison de ce résultat inespéré, de cet accroissement de foi que nous venons de constater dans les disciples du Sauveur, c'est que l'Ascension, outre qu'elle fait entrer l'humanité dans le domaine de la foi, comme nous l'avons déjà dit, rend aussi la foi à la divinité elle-même beaucoup plus parfaite. Il semble, en effet, que les disciples trouvaient dans l'humanité de Jésus comme un obstacle, à cause de leur infirmité, à saisir sa divinité ; et qu'étant dans une plus grande familiarité avec son humanité, ils étaient moins unis à sa divinité. La vue de son corps retardait en quelque sorte la vigueur de leur œil spirituel, ce qui montre bien, pour le dire en passant, que la vie présente, pas plus pour nous que pour les disciples, n'est le moment de voir et de contempler Jésus-Christ dans sa nature humaine. Donc réitérer à ses disciples la vue de son humanité sainte, c'était, pour Notre Seigneur, servir doublement et d'un même coup la foi de ses disciples : la foi à son humanité et la foi à sa divinité.

Il est donc vrai de dire qu'à mesure que l'humanité de Jésus s'éloigne de la terre, sa divinité, par un procédé ineffable, s'y rend plus présente, plus sensible, et qu'ainsi, loin de perdre, nous gagnons, eux et nous, au mystère de son Ascension, puisque la connaissance par la foi et la connaissance de la divinité l'emportent incomparablement sur la connaissance des sens et sur la connaissance de son humanité : *Beati qui crediderunt et non viderunt.* Telle est, dis-je, la double raison de cette abondance de foi que nous re-

marquons dans les disciples, à partir de ce grand jour.

Et ce que nous avons dit de l'accroissement que prit la foi des Apôtres par suite de l'Ascension du Sauveur, il faut aussi le dire des progrès de leur espérance et de leur charité : ils furent tout aussi étonnants.

En voulez-vous la preuve ? Les disciples savent, à n'en point douter, que le moment de la séparation est venu. Déjà ils sont arrivés sur la montagne où Jésus-Christ doit leur dire un suprême adieu. Eh bien ! quelle pensée, quelle espérance nourrissent-ils dans leur âme à cette heure solennelle ? Est-ce celle du royaume des cieux, dont leur Maître leur a si souvent parlé ? Expriment-ils le désir qu'ils éprouvent de le posséder au plus tôt avec lui ? Non ! tant s'en faut : c'est l'amour de la patrie terrestre qui fait battre leur cœur. Et ils s'abandonnent à rêver d'une gloire toute mondaine pour Jérusalem, comme le prouve cette question surprenante qu'ils osent poser au divin Sauveur : « Seigneur, lui disent-ils, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Ils n'ont donc pas compris que, leur accordant infiniment plus qu'ils ne demandent, Jésus vient de les faire citoyens et conquérants du monde entier ? Jusqu'au dernier moment, donc, leurs espérances sont toutes charnelles.

Mais, ô changement prodigieux, à peine Jésus a-t-il disparu à leurs yeux, que ces hommes si tristes jusque-là, qui l'instant d'avant sont sortis de Jérusalem, l'âme en proie à mille inquiétudes, y retournent, y rentrent le cœur inondé de joie : *Ingressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno.* (Luc, XXIV). C'est l'écrivain sacré qui fait la remarque, et à dessein apparemment.

L'effet des promesses du Sauveur a donc été comme instantané sur leur âme : « Lorsque je m'en serai allé et vous aurai préparé une place, je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi. » C'est ce qu'il leur avait dit. Et maintenant qu'ils l'ont vu monter au ciel, ils ne doutent plus de cette assurance, et la certitude qu'ils en ont fait tout leur bonheur. Ils ont compris que la garantie la plus grande possible pour eux d'arriver un jour au ciel, c'est ce prodige même qui vient de s'accomplir sous leurs yeux ; et que, Jésus ayant emporté son humanité sainte à la droite de son Père, il n'y a plus de doute possible : un jour ils y monteront à leur tour, parce que « là où sera le corps, les aigles s'assembleront. »

Et leur amour ? Qu'il avait été faible, languissant, à l'heure si terrible de la Passion ! Crainte de les scandaliser, de les décourager, Notre-Seigneur avait été obligé d'aller seul à cette lutte infernale, et parmi les trois qu'il avait choisis pour l'assister, pas un n'avait pu veiller une heure durant avec lui. C'est bien autre chose après son Ascension. A partir de cette heure, en effet, ces hommes qui, au jardin de l'agonie, n'avaient su qu'abandonner lâchement leur Maître et s'enfuir, ils brûlent de boire au même calice que lui, et avec quelle joie ils y portent leurs lèvres ! Souvenez-vous des transports ineffables de l'apôtre S. André à la vue de la croix où il va expirer. Comme il l'embrasse avec tendresse, cette croix ! *O beata crux !* L'amour, je vous le demande, peut-il monter plus haut ?

Il est donc bien vrai que l'Ascension de Jésus a profité à la foi, à l'espérance et à la charité de ses disciples, et cela à raison même de l'éloignement, de l'absence, de la privation sensible qu'elle leur impose.

II

Mais si l'Ascension du Sauveur nous profite parce que, en ce jour, Jésus quitte la terre, elle nous profite bien plus encore parce qu'il entre au ciel et prend possession de son trône de gloire dans le séjour du bonheur. Et envisagée à ce point de vue, l'Ascension nous est avantageuse de plusieurs manières.

Et d'abord en ce qu'elle nous vaut une grâce de plus, une grâce nouvelle, je veux dire : la grâce de notre ascension future. Qu'est-ce à dire ?

Pour bien entendre ceci, il est bon de se rappeler que Jésus-Christ est tout ensemble notre modèle parfait et notre indispensable auxiliaire.

Quand je dis qu'il est un modèle pour nous, cela doit s'entendre non seulement de sa parole, de son Evangile, de sa morale, mais surtout de ses actes et de tous les mystères de sa vie. Modèle à ce point que tout ce qui s'est accompli en lui doit avoir son accomplissement en nous. Par conséquent, comme il est mort et ressuscité pour nous apprendre à mourir et à ressusciter, de même il est monté au ciel pour nous apprendre qu'un jour nous y monterons avec lui. Et c'est, dit Bossuet, pour nous faire entendre que son Ascension n'est véritablement que le modèle de la nôtre, que, pouvant aller au ciel sans rendre ses disciples témoins de son Ascension, il ne l'a pas voulu. Au contraire, il monte au ciel devant les yeux de ses disciples, pour les inviter à le suivre. Comme l'aigle, dit toujours le même auteur, qui provoque ses petits à voler et vole sur eux, ainsi Jésus, cet aigle mystérieux dont le vol est si ferme et si haut, assemble ses disciples, comme ses aiglons, en fendant les airs devant eux, les incite par son exemple à percer les nues.

Nous monterons au ciel, dis je, comme Jésus y monte ; car s'il est venu en ce monde, s'il a daigné se revêtir de notre humanité, ce n'est point pour que la chair qu'il a prise en Marie soit seule établie dans les conditions de la gloire éternelle. Il l'a fait afin d'être notre chef, mais un chef qui réclame ses membres, mais un chef qui réclame l'intégrité de son corps par l'adhésion de ces mêmes membres. Et de même que pour Jésus l'Ascension est la fin et le terme de tout et qu'il n'a été fait que pour elle, de même nous qui sommes ses membres, si nous avons été créés et mis au monde, c'est vers cette ascension que tout en nous se dirige, à elle que tout doit aboutir.

De nos jours, on parle beaucoup de progrès. Eh bien ! voilà le nôtre, à nous chrétiens, à nous enfants de Dieu ; voilà le dernier degré du progrès auquel nous aspirons. Ceux qui ne partagent ni notre foi ni notre espérance, ont-ils rien de pareil à nous offrir ? Leur progrès à eux est en général quelque chose de mal défini, et eux-mêmes n'ont pas toujours l'air de très bien entendre ce que signifie ce mot qui, trop souvent, dans leur bouche, ne sert qu'à couvrir la plus épouvantable décadence. Notre progrès à nous, outre qu'il est incomparablement plus noble, est aussi plus certain et tout à fait précis. Et à tous ceux qui désirent le connaître, nous pouvons marquer hardiment tout ce qu'il comporte. Une résurrection d'abord, résurrection de l'âme, immédiatement, ici-bas, résurrection de notre corps ensuite, pour le jour choisi par Dieu. Une ascension ensuite, belle et triomphante, comme celle de Jésus. Enfin une association dans la gloire à tout ce qu'est Jésus, à tout ce qu'est Dieu. Et tout cela dans un règne qui n'aura point de fin : *Cujus regni non erit finis*. Voilà le progrès divin que nous attendons et pour lequel nous travaillons.

Mais si Jésus est notre modèle dans chacun de ses mystères, il est aussi, avons-nous dit, notre auxiliaire, c'est-à-dire qu'après nous avoir montré la voie, il nous aide à y marcher ; après nous avoir tracé le devoir et fixé le but suprême où il nous attend, il nous aide à le réaliser, et cela dans chacun de ses mystères, par conséquent, aussi bien dans le mystère de son Ascension que dans tous les autres. Il faut donc que, par son Ascension glorieuse, non seulement il nous révèle notre fin dernière, mais qu'il nous confère encore la grâce d'y parvenir. Et c'est bien là réellement ce qu'il fait. C'est la doctrine formelle du Concile de Trente. Seulement cette grâce, Jésus la tient en réserve jusqu'au temps marqué où il nous sera donné d'en jouir. Absolument comme, dans la famille humaine, le père et la mère tiennent en réserve les biens et tous les avantages qu'ils destinent à leurs enfants, attendant, pour les leur remettre, qu'ils soient capables et qu'ils se montrent dignes de les posséder.

Mais cette grâce de notre ascension future dès maintenant nous appartient ; et c'est le mystère de ce jour qui nous la confère. N'est-ce pas pour nous faire concevoir l'assurance de la posséder un jour que, dans la dernière Cène, s'adressant à son Père, Jésus lui disait : « Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient là où je suis. » Or, pour Jésus, prier, demander, c'est obtenir. C'est si vrai qu'au moment de quitter ses disciples il leur parle de leur ascension future, de leur association avec lui dans la gloire, comme d'une chose assurée que Dieu lui a accordée ; et il leur dit qu'il part le premier pour aller leur préparer la place : *Vado vobis parare locum*. La place est donc faite, elle est à notre disposition, elle nous attend ; et c'est en ce jour de l'Ascension que cette grâce nous est acquise. Ainsi nous pouvons dire qu'aujourd'hui ce n'est pas seulement notre Rédempteur qui entre au ciel, mais que tous nous y entrons avec lui. C'est, au reste, l'enseignement formel de S. Paul : « Dieu, dit-il, nous a fait asseoir dans les cieux en Jésus-Christ. » (Eph., II, 6). De manière que Jésus, comme le dit encore S. Paul, n'est que notre *avant-coureur*. Aujourd'hui son tour, demain le nôtre, et il n'est là-haut que pour y annoncer notre prochaine arrivée, et véritablement, depuis qu'il est au ciel, nous y sommes en quelque sorte avec lui.

Cela surprend peut-être. Ah ! c'est que nous ne croyons pas assez à l'unité du corps mystique du Christ ; nous ne sommes pas assez convaincus qu'il est notre frère, qu'il n'est que le premier-né de la grande famille des prédestinés, et que tous les mystères que nous voyons en lui s'accompliront un jour en nous. Et cet oubli, ou plutôt cette lenteur à croire à nos grandeurs futures, a pour nous un autre inconvénient : c'est que, ne croyant que vaguement au ciel, n'y pensant que rarement et comme pour le compte d'un autre, on ne fait rien ou presque rien pour le mériter ; ou, si l'on fait quelque chose, on s'exagère bien vite la grandeur de ses sacrifices, on se persuade bien vite que l'on fait toujours assez pour s'en assurer la possession. Et quand, pour l'obtenir, on a donné le verre d'eau qui en est le prix, on est à bout de forces, on est las, il faut se reposer ; et l'on estime que le ciel est dignement acquis, qu'il est largement payé par tous ces abandons qui, en somme, ne coûtent rien du tout.

Mais avançons. Voilà donc comment l'Ascension de Jésus nous vaut une grâce nouvelle : la grâce de notre propre ascension future. Mais ce n'est pas tout, car elle nous profite en second lieu en nous assurant de sa part la plus abondante, la plus riche des bénédictions.

Il est un don de Dieu qui dépasse tous ses autres dons, un don si parfait qu'après celui-là la bonté divine n'a plus de présent à nous faire ; elle semble comme épuisée. Ce don, en effet, renferme et vaut à lui seul tous les autres à la fois. Il est science, il est sagesse, il est intelligence, il est force, il est conseil, il est crainte et piété. Ce don, c'est le St-Esprit lui-même, l'amour substantiel du Père et du Fils. On comprend dès lors que, lui possédé, il n'y ait plus rien à recevoir, parce qu'il n'y a plus rien à donner. Et que pourrait-il manquer à celui qui possède celui qui fait la béatitude, le bonheur de Dieu lui-même ? Or tel est le don inouï que le Christ va nous faire, le bienfait que nous assure le mystère de son Ascension.

De même que, dans les desseins de Dieu, ce n'était point la naissance du Sauveur, ni tel autre mystère de sa vie qui devait nous rendre les droits que nous avions perdus par le péché, mais bien le mystère de son agonie et de sa mort, de même est-il réglé que les mérites du Christ ne nous seront appliqués et que les sources de vie surna-

turelle ne s'ouvriront pour nous qu'après la venue du St-Esprit. A Jésus de semer les paroles de vérité, de répandre le Verbe de vie ; au St-Esprit de féconder ces semences divines et de leur faire produire tous leurs fruits.

Or, pour que le St-Esprit fût envoyé aux hommes, il était indispensable, Dieu l'ayant ainsi déterminé, que le Christ nous quittât : « Si je ne m'en retourne pas, l'Esprit Paraclet ne viendra pas à vous. » Car le règne patent de l'Esprit-Saint sur le monde devait être différé jusqu'à l'établissement de l'Homme-Dieu sur son trône éternel. « L'Esprit ne pouvait être donné, nous dit S. Jean, tant que Jésus n'avait pas été glorifié. » Voilà la bénédiction infiniment riche que l'Ascension assure au monde et à chacun de nous. Et c'est pour nous l'annoncer, pour nous en assurer, que Jésus, selon la remarque de S. Luc, est monté au ciel en nous bénissant : « Elevant les mains, dit-il, il les bénissait, et pendant qu'il les bénissait il était porté dans les cieux. » Jésus se retire en nous bénissant, cela veut dire, m. f., qu'en s'éloignant ce divin Sauveur ne nous enlève point ses faveurs, ses grâces, au contraire ; que c'est maintenant l'heure où il va les verser sur nous avec une abondance vraiment royale. Voilà comment il nous est souverainement avantageux que Jésus nous quitte.

* *

Nous voici donc arrivés au point culminant de l'œuvre divine, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle nous apparaît dans son entier.

Vous le voyez : s'il y a des anéantissements, des souffrances, des expiations dans la vie du Sauveur, il y a aussi des gloires, des triomphes et des victoires sans nom. Seulement les sacrifices précèdent les récompenses. Et c'est par les mystères de l'agonie et du crucifiement que nous arrivons aux mystères de la résurrection et de la glorieuse Ascension. Mais tous ces mystères, qu'ils soient de gloire ou d'ignominie, ont servi à procurer notre salut, et c'est par eux que le Fils de Dieu a racheté, a refait le monde. Je dis : a refait le monde. C'est maintenant, en effet, que nous pouvons juger des fruits de son passage parmi nous. Où il avait trouvé la mort, il a fait régner la vie, et à la plus désolante stérilité, la stérilité des âmes, il substitue une fécondité qu'on pouvait croire à jamais impossible. Qu'était l'humanité il y a vingt siècles ? Qu'est-elle aujourd'hui qu'il a daigné la visiter ? C'est toute la différence qui sépare Noël de l'Ascension.

Et ne semble-t-il pas, m. f., que la nature matérielle elle même veuille témoigner à sa façon des changements merveilleux accomplis par le Fils de Dieu au milieu de nous ? Quelle différence entre l'état de cette nature au moment de la naissance, de l'arrivée du divin Sauveur, et l'état où nous la voyons aujourd'hui qu'il remonte dans les cieux !

Rappelons-nous les journées froides et sombres des mois d'hiver, où le soleil tardif semblait ne monter qu'avec peine dans le ciel, pour y parcourir une étroite carrière, nous dépensant sa lumière avec mesure et n'envoyant à la terre aucun rayon assez ardent pour dissiper le froid qui tenait glacée toute sa surface. Quelle image plus sensible de l'état des âmes au moment de sa naissance ? Oui, c'était bien l'hiver, la mort des âmes, alors.

Mais aujourd'hui que Jésus nous quitte, tout est changé dans la nature. La terre s'est parée, la verdure des campagnes le dispute à l'émeraude, les fleurs embaument l'air de leurs parfums. Sous le feuillage des arbres, les fruits se hâtent de mûrir et les moissons grandissent de toutes parts. Image que tout cela, m. f., mais image de la vie, du printemps spirituel que Jésus a fait succéder à l'hiver moral, à la mort où nous étions plongés avant qu'il daignât nous visiter. Il disait donc bien vrai quand, près de quitter ses disciples, il protestait qu'il leur était avantageux qu'il s'en aille : *Expedit vobis ut ego vadam.*

II

JÉSUS DANS LE CIEL ET AU TABERNACLE

Mes frères,

La fête de l'Ascension que nous célébrons nous rappelle la glorieuse entrée de Notre-Seigneur au ciel. Pendant trente-trois ans environ, il a travaillé au salut des hommes, il les a rachetés du péché et de la mort éternelle, il a vaincu le démon et nous a arrachés à son empire. Escorté de tous les justes de l'Ancien Testament, Notre-Seigneur retourne au ciel comme un roi triomphant rentre dans ses Etats à la tête de son armée victorieuse, après avoir défait tous ses ennemis.

I

Notre-Seigneur retourne au ciel, et cependant n'avait-il pas promis de demeurer toujours sur la terre ? N'avait-il pas dit à ses apôtres : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » ? Comment concilier ces paroles du Sauveur : « Encore un peu et vous ne me verrez plus, car je retourne à mon Père qui est aussi votre Père » et ces autres : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des temps » ?

Un homme ordinaire ne le pourrait pas, mais ce qui est impossible à un homme ordinaire ne l'est pas à l'Homme-Dieu. Notre-Seigneur est remonté au ciel le jour de l'Ascension, c'est vrai, mais en même temps il est demeuré avec nous dans la Sainte Eucharistie.

Notre-Seigneur est monté au ciel le jour de l'Ascension. A la vérité, il y était déjà, puisque comme Dieu il continue d'être partout, après comme avant son Incarnation. Mais au jour de son Ascension il y monte comme Homme Dieu, il y est monté avec son corps adorable, son sang précieux, son âme très sainte. Il y est monté pour s'y asseoir à la droite de Dieu son Père, et, depuis

ce moment, ce Dieu fait homme règne dans la gloire, entouré des anges, des archanges, des principautés et des puissances, des vertus, des dominations et des trônes, des chérubins et des séraphins, en un mot, de tous les chœurs des anges qui, par milliers, entourent son trône et chantent ses louanges. Il y est entouré de tous les saints qui, depuis le commencement du monde, se sont sanctifiés sur la terre, des apôtres assis sur douze trônes d'où ils jugeront les douze tribus d'Israël, des martyrs qui ont versé leur sang pour lui rester fidèles, des docteurs qui ont enseigné sa loi aux peuples, des pontifes qui ont continué sur la terre l'œuvre de la Rédemption, des confesseurs qui ont embaumé le monde par leurs vertus, des vierges qui, comme des lis au milieu des épines, ont fleuri au milieu de la corruption du siècle. Tous ces saints et toutes ces saintes forment à Notre-Seigneur comme une cour brillante. Tous l'aiment, le glorifient et le remercient, car ils n'oublient pas que c'est à lui qu'ils doivent leur bonheur.

II

Ce divin Sauveur qui est monté au ciel et qui y est environné de tant de gloire, est également resté sur terre dans l'Eucharistie. Là aussi il est présent tout entier avec son humanité sainte et sa divinité. Nous ne le voyons pas : les voiles de la sainte hostie le cachent à nos yeux comme le déroba aux yeux des apôtres la nuée derrière laquelle il disparut le jour de l'Ascension, mais il y est véritablement, nous en avons pour garant sa parole qui ne peut mentir, et s'il daignait déchirer quelques instants les voiles mystérieux qui le cachent à nos yeux, c'est le ciel tout entier qui apparaîtrait à nos regards ravis. Il a plus d'une fois accordé cette faveur à ses pieux serviteurs, en particulier à S. François d'Assise.

S. François se trouvait dans sa cellule voisine de l'église de Notre-Dame des Anges, à Assise. Il avait prolongé sa prière bien avant dans la nuit, demandant à Dieu, avec beaucoup de larmes, la conversion des pauvres pécheurs. Tout à coup un ange lumineux lui apparaît qui lui dit : « François, lève toi, viens dans l'église, le Seigneur t'y attend avec sa mère et ses anges. »

Le saint y court. Une harmonie toute divine et l'éclat d'une vive lumière partaient de la chapelle. Il ouvre la porte, il entre dans le sanctuaire de Marie et là, ô surprise! il aperçoit à l'endroit du tabernacle, sur l'autel, au milieu d'une splendeur céleste, Notre Seigneur entre les bras de sa mère. Autour de lui et de la Sainte Vierge se tenaient des milliers et des milliers d'anges, chantant des cantiques inconnus à la terre. S. François, tout ravi, se prosterne la face contre terre, puis, contemplant avec amour le merveilleux spectacle qu'il avait devant lui, il ose parler à Notre-Seigneur : « Mon Créateur, lui dit il, Seigneur du ciel et de la terre, mon Rédempteur, comment votre majesté daigne-t-elle s'abaisser ainsi jusqu'à moi ? Et comment choisissez-vous cette humble chapelle pour y apparaître avec votre sainte Mère et vos anges ? » Puis il lui demanda pour ce lieu si privilégié la grande et extraordinaire indulgence du Pardon d'Assise, autrement dit, de la Portioncule. D'abord Notre-Seigneur semblait ne pas vouloir consentir à sa prière : « François, ce que tu me demandes là est une bien grande faveur et je ne l'ai encore accordée à aucun de mes serviteurs. Cependant, si ma mère me le demande, je te l'accorderai par amour pour elle. »

Alors S. François, s'adressant à la Sainte Vierge, la supplia d'intercéder pour lui et les anges se joignirent à lui dans le même but. Marie ayant alors présenté elle-même à son Fils la requête de S. François, Jésus accorda la grâce demandée, à la condition toutefois que S. François irait soumettre la chose au pape, chef visible de toute l'Eglise et dispensateur suprême des indulgences, ce qui fut fait.

III

Voilà, m. f., ce que nous verrions en chacune de nos églises si Notre Seigneur daignait nous en accorder la grâce. Ce divin Sauveur y est réellement présent, entouré d'anges qui suppléent à notre indifférence par leur ferveur, le consolent de notre froideur et de nos abandons par leur amour et réparent par leurs adorations nos manques de respect.

C'est pour nous que Notre Seigneur reste là dans la Sainte Eucharistie, comme c'est pour nous qu'il est monté au ciel. Il y est monté, il le disait à ses apôtres, pour nous y préparer une place ; il y est monté pour y être auprès de son Père notre avocat perpétuel. S. Paul nous le représente montrant à son Père ses plaies sacrées ; il lui rappelle que c'est pour nous qu'il les a reçues, il le conjure de ne pas rendre inutiles tant de souffrances qu'il a endurées, mais d'avoir pitié des pécheurs qui lui ont coûté si cher.

Or voilà précisément ce que fait également Notre Seigneur dans la Sainte Eucharistie. Il plaide notre cause auprès de son Père. Sur l'autel, chaque matin, il renouvelle le sacrifice du Calvaire ; au tabernacle, par l'état d'anéantissement auquel il se réduit, il détourne de nous les châtiments que nos péchés provoquent. Ah ! les méchants qui se vantent d'offenser Dieu impunément et sans qu'il leur en arrive de mal, les bons qui se scandalisent en voyant la patience de Dieu et qui, comme les Apôtres, seraient tentés d'appeler la foudre sur les prévaricateurs, les uns et les autres oublient que partout où il y a un prêtre pour célébrer la sainte messe, là aussi se trouve Notre Seigneur, qui, du fond de son tabernacle, crie vers son Père comme jadis sur la croix et maintenant dans le ciel : « *Pater, dimitte illis...* Mon Père, pardonnez-leur. » L'église, le tabernacle, la Sainte Eucharistie, voilà, m. f., ce qui dans chaque paroisse désarme la colère de Dieu, voilà le paratonnerre qui détourne de nous les foudres du ciel.

Ah ! m. f., tant que nous sommes voyageurs sur la terre, aimons à venir nous prosterner au pied du tabernacle; aimons à y venir passer de longs moments avec Notre-Seigneur, à converser avec lui, à lui dire notre amour. Après l'avoir fait sur la terre, nous mériterons d'aller le faire au ciel et d'aller y occuper la place que ce bon Sauveur nous y a préparée. Ainsi soit-il.

III

LES SENTIMENTS DE LA SAINTE VIERGE A L'ASCENSION

Mes frères,

Dans leurs compositions du mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur, les peintres ont toujours ou presque toujours introduit la Sainte Vierge. Qu'on se rappelle Giotto, le Pérugin, Fra Angelico, pour ne citer que quelques peintures célèbres. Même ils lui font une place de choix, au centre ou au premier plan, en un relief aussi poussé que celui de S. Pierre.

N'est-ce pas pure fantaisie d'artiste pour enrichir leur composition d'un personnage de plus et d'un personnage de marque ? S. Marc (xvi, 19) et S. Luc (xxiv, 50-53 ; Act., i, 4-14), les deux seuls évangélistes qui mentionnent ou racontent l'Ascension, ne gardent-ils pas le plus absolu silence sur la présence de Marie à l'heure de cet au-revoir suprême ? Et puisque l'historien le plus complet de cet événement, S. Luc, est aussi l'évangéliste de la Vierge, son silence ne doit-il pas être interprété comme une preuve manifeste que Marie n'était pas là ?

Malgré cette impression première, il faut dire pourtant que ce n'est pas seulement notre cœur qui donne raison à l'iconographie du mystère de l'Ascension. Si S. Luc ne signale pas expressément la présence de la Vierge, son récit, loin de l'écarter, semble plutôt la sous-entendre. En effet, c'est immédiatement au retour du mont des Oliviers, où Jésus vient de les quitter définitivement pour remonter vers Dieu son Père, qu'il nous montre les apôtres et les disciples et les saintes femmes se réunissant au cénacle autour de la T. S. Vierge, pour se préparer à la descente du St-Esprit (Act., i, 12-14).

Présomptions historiques et pressentiment du cœur s'accordent donc pour que nous comptions la T. S. Vierge au nombre des heureux témoins de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Quel fut son état d'âme dans ce mystère ? Quelles pensées absorbaient son esprit ? Quels sentiments débordaient de son cœur ?

Puisque nos peintres religieux furent encore les meilleurs historiens de Marie à l'Ascension, demandons-leur de répondre à ces questions. L'attitude qu'ils ont donnée à la Vierge doit nous révéler l'idée qu'ils se faisaient de son âme en ce triomphe de son Fils.

L'extérieur d'une âme sincère — et nul ne le fut davantage que celle de Marie — s'accorde toujours à ses pensées intérieures.

A nous en tenir aux peintures les plus célèbres de l'Ascension, il convient de reconnaître, d'honorer et d'imiter aujourd'hui en la Vierge, notre Mère, des sentiments d'*admiration*, d'*adoration* et de *prière*.

I. — *Sentiments d'admiration*

Nous savons par le récit de S. Luc dans les Actes des Apôtres, que l'impression des témoins de l'Ascension fut une impression d'admiration.

« Après qu'il eut parlé, raconte-t-il, Jésus s'éleva en leur présence, et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils le regardaient allant au ciel, voici que deux hommes parurent devant eux, vêtus de robes blanches, et dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous, *quid admiramini,* à regarder au ciel ? Ce Jésus qui, du milieu de vous, a été enlevé au ciel, en viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » *Quid admiramini ?* Pourquoi cette admiration de l'Ascension ?

Mais, vous le voyez, l'admiration des apôtres est surtout étonnement, surprise, interrogation d'un pareil prodige. Malgré la résurrection de leur Maître, malgré ses apparitions multipliées, malgré tout, on a l'impression, en lisant les Actes des Apôtres, qu'ils n'ont pas encore compris. Ils ne prendront vraiment conscience du mystère de Jésus que sous l'illumination des feux de la Pentecôte.

L'admiration de Marie à l'Ascension est d'une autre qualité. C'est du ravissement, de l'extase, de la joie. Ses yeux contemplent la puissance du triomphe de son Fils, ainsi qu'elle avait toujours contemplé les merveilles de nature et de grâce du bon Dieu, et elle en jouit comme de la glorification inébranlablement attendue par sa foi et par son espérance.

Il y avait longtemps qu'elle avait pénétré le mystère du Rédempteur. N'en était-elle pas, par vocation, l'associée, depuis l'Incarnation même sur laquelle elle avait eu à dire son mot et un mot décisif ? Elle savait que les humiliations seraient suivies du triomphe.

Notre-Seigneur ressuscité pouvait dire aux disciples d'Emmaüs, bouleversés et hésitants : « O hommes sans intelligence et cœurs lents à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Est-ce qu'il ne fallait pas que le Christ souffrît cela et qu'il entrât ainsi dans la gloire ? » (Luc., xxiv, 25-26). Sans doute eut-il à le redire à ses apôtres mêmes. Mais dans les entretiens intimes du Christ ressuscité avec sa Mère, dont l'Evangile ne nous a pas livré le secret, nous savons du moins que jamais semblables paroles ne furent prononcées : la Vierge corédemptrice avait appris de l'Esprit-Saint et à l'école de Jésus l'enchaînement providentiel des joies, des douleurs et des gloires dont serait faite l'existence de son Jésus.

II. — *Sentiments d'adoration*

Deux peintres d'une foi profonde, Giotto et Fra Angelico, nous révèlent chez les apôtres et surtout chez la Sainte Vierge un autre sentiment que provoque en eux le mystère de l'Ascension : un sentiment de religieuse adoration. A l'Arena de Padoue et à St-Marc de Florence, Marie et les apôtres sont agenouillés, presque tous les mains jointes, le regard levé vers la nue. La scène semble plus du ciel que de la terre et l'on dirait que les hommes s'unissent aux anges pour l'adoration éternelle de l'Agneau.

Comment ne pas aimer l'inspiration de ces âmes mystiques d'artistes, qui ont rapproché l'attitude de Marie au départ de Jésus à son attitude à l'arrivée de l'Enfant-Dieu en ce monde ? Dans nos crèches de Noël, la Mère est à genoux devant son Enfant : elle débute dans ses relations extérieures avec son Jésus par un acte de religion. A l'Ascension, qui clôt pour quelques années leur vie commune terrestre, c'est encore par un acte de religion qu'elle achève leurs rapports d'ici-bas.

Et comme il est bien de circonstance, en ce mystère suprême qui inaugure la vie glorieuse du Rédempteur et fait éclater sa divinité !

Nous affirmons dans notre *Credo* que Jésus-Christ est monté aux cieux et qu'il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.

C'est au jour de son Ascension qu'il reçoit ces honneurs. Alors retentissent dans le ciel les acclamations qu'entendit S. Jean : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction !... A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles !... *Amen !* » (Apoc., v, 12-14).

Ne convient-il pas que la terre s'unisse à cette ovation que le ciel fait au Christ qui monte s'asseoir à la droite du Père, en se prosternant dans l'adoration ? Ne doit-elle pas faire écho à cet *Amen* par son obédience à son Roi : que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ? Et n'est-il pas naturel que le signal de cette adoration soit donné par celle dont la première parole évangélique est une reconnaissance très humble du souverain domaine de Dieu sur toute créature : « Voici la petite servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole » ?

III. — *Sentiments de prière*

Enfin, si l'on remonte plus haut dans l'histoire de l'iconographie du mystère de l'Ascension, nous recontrons une autre attitude de Marie, qui unit, à l'admiration et à l'adoration, sa prière de médiatrice toute puissante auprès du divin Médiateur.

Dans l'église souterraine de St-Clément à Rome et sur la mosaïque de la cathédrale de Monreale, la Vierge nous apparaît en prière, les bras étendus comme le prêtre à la préface de la messe, sous ces traits et dans ce geste d'orante que l'Eglise primitive aimait à lui donner.

Et cela aussi répond parfaitement aux sentiments que l'Ascension de son Jésus doit éveiller dans son âme.

Il monte au ciel pour recevoir sa récompense. C'est son exaltation après ses humiliations, le bonheur après la souffrance, la gloire après les ignominies. Il faut admirer et adorer.

Mais le Rédempteur glorieux ne peut se désintéresser, dans son triomphe, de son œuvre de salut. Lui-même déclare à ses apôtres qu'il va leur préparer leur place. Et S. Paul nous le montre dans ses fonctions célestes de médiateur, qui prolongent sa mission rédemptrice de la terre : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. (Heb., vi, 25).

Au jour de son Ascension où il prélude à son intercession pour nous auprès de son Père, Marie prend aussi sa tâche de médiatrice auprès de son Fils. Quand, tout à l'heure, au retour du Mont des Oliviers, S. Luc nous la montrera animant le cénacle des apôtres de sa prière ardente pour la descente de l'Esprit-Saint sur les prédicateurs de l'Evangile, elle continuera son intercession commencée à cet instant. Et désormais jusqu'à la fin de sa vie et, après son Assomption, jusqu'à la fin des temps, son regard ira de son Fils du ciel à ses fils de la terre pour une supplication incessante à la miséricorde.

Comme il nous est doux et combien révélateur de son cœur maternel, de la voir commencer son rôle de médiatrice universelle des grâces, dès que le Christ va commencer lui-même de répandre sur le monde les mérites et les grâces de la Rédemption !

* *

Admiration, adoration, prière : nous pouvons bien dire que tels furent les sentiments les plus forts de la T. S. Vierge dans le mystère de l'Ascension.

Certes, d'autres impressions traversèrent son cœur : celle entre autres de la tristesse de la séparation. Dans les mystères glorieux, pour ceux qui restent, toute souffrance n'est pas supprimée. Elle n'est pas plus absente pour la Vierge que des mystères joyeux de Nazareth, de Bethléem et de Jérusalem.

Pourtant rien ne trouble la nappe profonde de ses sentiments intérieurs, toujours si bien réglés sur les mouvements de la grâce.

Tâchons donc aujourd'hui, à son exemple, de pénétrer nos cœurs des mêmes pensées. Qu'ils admirent la grandeur du triomphe que Dieu ménage à son divin Fils et qu'il prépare à ceux qui l'auront suivi de leur mieux ici-bas. Qu'ils adorent leur Roi en cette fête de son couronnement et lui apportent l'hommage de la soumission la plus entière. Qu'ils prient dans le repentir et avec confiance leur divin avocat auprès du Père, de se souvenir de nous maintenant qu'il est dans son paradis.

Comme les apôtres, qui descendent au Cénacle après cette Ascension, serrons-nous autour de Marie, notre Mère, pour qu'elle soit l'âme de nos admirations, de nos adorations et de nos prières. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XLVI

LA BEATIFICATION DES SERVITEURS DE DIEU

Mes frères,

Quoique décédés avec l'innocence de leur baptême et certainement au ciel, les petits enfants dont nous avons parlé en notre dernière instruction ne sont l'objet d'aucun culte public de la part de l'Eglise. Ce culte est réservé aux adultes canonisés ou tout au moins béatifiés. C'est de cette béatification et de cette canonisation que nous allons parler en ces deux dernières instructions. Elles seront le naturel couronnement de ce cours de liturgie; elles nous montreront, en effet, comment, après avoir travaillé à la sanctification de ses enfants, les avoir assistés à l'heure du trépas, honoré leur dépouille mortelle, notre Mère la Sainte Eglise sait encore les glorifier lorsqu'elle a acquis la certitude de leur triomphe. Aujourd'hui nous parlerons de leur béatification.

I

La béatification des serviteurs de Dieu est un jugement rendu par l'Eglise au sujet de la gloire et des vertus d'un personnage. Avant de rendre ce jugement, l'Eglise procède à des enquêtes très longues et très minutieuses. Le droit canonique renferme près de cent cinquante articles réglementant la procédure à suivre en ces sortes d'affaires (1999 à 2141).

Il commence par déclarer que le soin de procéder à la béatification des serviteurs de Dieu et à la canonisation des bienheureux est exclusivement réservé au Saint-Siège et que la Congrégation des Rites est seule compétente en cette matière. Il en est ainsi depuis le pape Alexandre III ; avant ce pontife, les évêques pouvaient, chacun dans leur diocèse, prononcer un jugement de béatification sur les vertus et les miracles des personnages morts en odeur de sainteté et autoriser leur culte. Le pape Urbain VIII, par son décret de 1625, permit de continuer le culte ainsi rendu depuis au moins cent ans à ces saints personnages, mais sans qu'on puisse l'étendre à d'autres lieux. Aujourd'hui encore on peut demander à Rome d'autoriser le culte des bienheureux honorés comme tels de temps immémorial, et elle le fait volontiers, à condition qu'il soit bien établi que ces saints personnages ont toujours et partout joui d'une réputation de sainteté, qu'il n'existe aucun doute sur leur martyre et sur le motif religieux pour lequel ils l'ont subi, enfin sur les miracles obtenus par leur intercession.

Aujourd'hui la béatification est précédée d'une double procédure, la première effectuée par l'évêque du lieu où est mort le serviteur de Dieu pour qui on sollicite les honneurs des autels ; la seconde effectuée par la Congrégation des Rites au nom du Souverain Pontife.

Dès qu'un serviteur de Dieu meurt en odeur de sainteté, l'évêque du lieu institue un tribunal ecclésiastique présidé par lui ou son délégué, afin de recueillir ses écrits, de s'assurer par une enquête si son pieux diocésain est réputé comme ayant pratiqué la vertu à un degré héroïque et si on n'a pas prévenu la décision de Rome en lui rendant un culte public. Ces trois conditions sont requises, en effet, pour que l'enquête pontificale elle-même puisse être ouverte.

Et d'abord, il faut que le serviteur de Dieu soit réputé comme ayant pratiqué la vertu à un degré héroïque. Cela n'est pas nécessaire, sans doute, pour entrer au ciel : une vertu ordinaire, le simple état de grâce suffit pour en ouvrir les portes, mais cela ne suffit pas pour que l'Eglise leur accorde les honneurs du culte public et les propose à la vénération et à l'imitation de ses enfants de la terre. De pareils saints d'une vertu tout ordinaire n'exciteraient aucune émulation et seraient incapables de stimuler notre ferveur.

Bien souvent le ciel atteste par des prodiges la sainteté et la gloire de ces saints personnages, et c'est une condition nécessaire pour la béatification. Ce n'est point témérité d'attendre de Dieu ces preuves : Notre Seigneur n'a-t-il pas promis que ses fidèles disciples opéreraient les mêmes prodiges que lui ? L'histoire, du reste, nous apprend que Dieu s'est plu de tout temps à glorifier ses saints en leur accordant le pouvoir des miracles. Pour proclamer quelqu'un bienheureux, l'Eglise n'exige de lui que deux miracles si ceux qui attestent ces miracles au procès de l'Ordinaire et au procès apostolique les ont vus de leurs yeux, ou si ceux qui déposent au procès apostolique les ont au moins entendu raconter par ceux qui en ont été les témoins. Elle en exige trois si ceux qui les attestent au procès apostolique ne les ont pas vus, mais les tiennent de personnes qui elles-mêmes ne les connaissent que pour en avoir entendu le récit des témoins. Enfin elle en exige quatre lorsque, aux deux procès, ils sont attestés non par des témoins oculaires, mais par des témoins de la tradition ou par des documents perpétuant le souvenir de ces miracles. Si ces différents miracles consistent en des guérisons, leur caractère surnaturel doit être certifié par des médecins ou des chirurgiens particulièrement au courant du mal miraculeusement guéri. L'Eglise n'exige que ce petit nombre de miracles, mais on en propose la plupart du temps bien davantage.

Enfin ces saints personnages ne doivent pas avoir été l'objet d'un culte public. Sans doute, il n'est pas défendu de les honorer et de les invoquer de manière privée, mais, dit Bellarmin, il est défendu de les proclamer ouvertement comme

saints, de les prier publiquement, de les nommer dans les litanies et les prières solennelles, d'ériger des autels ou des églises à leur mémoire, de placer leurs tableaux dans les temples, de célébrer leur fête avec la pompe des offices ecclésiastiques et d'honorer publiquement leurs reliques.

L'évêque procède aussi à une enquête minutieuse, pour obtenir communication de tous les écrits que le défunt a pu laisser après lui, en vue de s'assurer qu'ils ne renferment rien de contraire à la saine doctrine de l'Eglise.

Il interroge ceux qui l'ont connu et recueille par écrit et sous la foi du serment les paroles et les faits édifiants dont ils ont été les témoins ; il recueille de la même façon le témoignage de ceux qui ont prié ce serviteur de Dieu et en ont obtenu quelque faveur extraordinaire. Tout cela demande du temps : l'historien du saint Curé d'Ars raconte que pour recueillir tous ces documents en vue de la béatification de S. Jean-Marie Vianney, le tribunal ecclésiastique de Belley, présidé par Mgr de Langalerie, mit près de trois ans, tint deux cents séances et entendit soixante-dix témoins.

II

Lorsque l'enquête épiscopale est achevée, l'évêque qui l'a présidée en envoie le résultat à Rome, à la Congrégation des Rites, qui à son tour étudie l'affaire. Si après examen des documents qui lui ont été remis — et elle prend son temps pour le faire — la Congrégation des Rites estime que la cause mérite d'être étudiée, elle en informe le Souverain Pontife, qui signe la « commission » ouvrant le procès apostolique.

Cette nouvelle enquête, faite au nom du pape et sur l'ordre de la Congrégation des Rites, n'est pas moins minutieuse que la première. Pour la béatification du Curé d'Ars, dont nous avons parlé, elle dura douze ans : du 3 août 1874 au 12 octobre 1886. Cent quarante-sept témoins comparurent devant NN. SS. Richard, Marchal et Soubiranne, qui furent évêques de Belley pendant ce temps, et leurs dépositions, consignées en deux mille huit cent quatre-vingt-six pages in-folio, demandèrent trois cent onze séances. Cette enquête se termine, sur l'ordre de Rome, par l'exhumation des restes du serviteur de Dieu et la reconnaissance juridique de ses reliques.

Quand les actes de cette seconde information sont parvenus à Rome, la Congrégation des Rites les examine. Elle s'assure en particulier que celui pour qui on sollicite le titre de bienheureux a bien pratiqué de façon héroïque les vertus théologales et les vertus cardinales, et que les miracles qu'on lui attribue dépassent bien les forces de la nature. Régulièrement cet examen ne doit avoir lieu que cinquante ans après le décès de l'intéressé, mais le Souverain Pontife peut réduire ce délai, comme il l'a fait pour sainte Thérèse de Lisieux.

A la suite de cet examen, le pape recueille l'avis des membres de la Congrégation et si au moins les deux tiers de ceux-ci émettent un avis favorable, il déclare dans un décret pontifical qu'on peut en toute sûreté procéder à la béatification solennelle.

En conséquence de ce jugement, les serviteurs de Dieu reçoivent le titre de bienheureux ; une ville, une province, un Ordre religieux, un diocèse peuvent les honorer sous ce nom, mais il faut un indult du pape pour ériger des autels en leur honneur et même pour exposer dans une église leur portrait nimbé ou leur relique.

Rome est la première à rendre au nouveau bienheureux les honneurs du culte qu'elle vient de lui décerner. Et avec quelle pompe elle le fait ! Pour vous en donner une idée, laissez-moi vous raconter, d'après son historien l'abbé Trochu (p. 677), les fêtes qui, sous la coupole de S. Pierre, se déroulèrent le 8 janvier 1905, à l'occasion de la béatification du saint Curé d'Ars.

La basilique a revêtu sa parure des grandes fêtes ; la frise, les piliers sont tendus de damas rouge à frange d'or. Dans le vestibule, au-dessus de la porte majeure, dans l'abside, des tableaux et des bannières reproduisent des scènes de la vie et des miracles du saint Curé. Depuis la Confession jusqu'à la chaire de S. Pierre scintillent des milliers de lampes électriques, tandis que dans l'immense coupole rayonne le soleil de Dieu.

Vers dix heures se déroule dans la basilique le cortège des cardinaux, des évêques, des généraux d'Ordre. Puis arrivent les élèves du Séminaire Pie, les curés de Rome, qui avaient souhaité assister en corps à cette glorification d'un curé de France, le clergé et le chapitre de St-Pierre, tous précédant l'évêque de Belley, Mgr Luçon, à qui revient l'honneur d'officier en qualité d'évêque du nouveau bienheureux. Le cardinal Rampolla, archiprêtre de la Basilique vaticane, en long manteau de pourpre, ferme la marche.

Quand, dans la lecture du bref de béatification, retentirent ces derniers mots : « Nous permettons que désormais on donne le titre de bienheureux au vénérable serviteur de Dieu Jean-Marie-Baptiste Vianney, » le rideau qui voilait la gloire du Bernin tomba et l'on vit, dressé parmi les nuées de bronze qui auréolent la chaire de S. Pierre, le tableau de l'apothéose, le Curé d'Ars soutenu par deux anges prenant son essor vers le ciel.

Toutes les cloches de la basilique jettent à la Ville éternelle leurs joyeuses volées. Dans un geste spontané de vénération, l'assistance a fléchi les genoux, bien des yeux se mouillent de larmes. Mgr Luçon entonne le *Te Deum,* que trente mille voix continuent avec un enthousiasme sacré. L'hymne achevé, l'évêque de Bellev, que cette minute glorieuse récompensait de tant de travaux et de peines, encense solennellement les reliques du Bienh. Vianney, exposées pour la première fois sur l'autel, puis il chante la première oraison adressée par l'Eglise à ce nouveau et puissant protecteur. Enfin la messe pontificale commence à l'autel de la Chaire.

C'est devant cet autel que, vers quatre heures de l'après-midi, le pape Pie X vint en personne vénérer les reliques du Curé d'Ars. Jadis curé de paroisse, il voulait être des premiers à honorer et à invoquer cet humble curé qu'il devait bientôt donner comme patron à tous les curés de France, en attendant qu'il le devienne de tous les curés du monde.

Voilà comment Rome honore les bienheureux qu'elle vient d'élever aux honneurs des autels. Son exemple est bientôt suivi par les pays où le nouveau bienheureux est né, a vécu et où il est mort. Tous, à l'envi, organisent en son honneur des fêtes magnifiques, mais toutes ces fêtes ne sont que le prélude des fêtes plus belles encore de leur canonisation, dont nous parlerons en notre prochaine instruction.

POUR LA FÊTE PATRONALE D'UN MARTYR

L'ESPRIT DE SACRIFICE

Mes frères,

Les premiers siècles de l'Eglise ont été marqués par le martyre d'une multitude considérable de chrétiens de tout âge et de toute condition. L'Eglise, qui avait été acquise au prix du sang de l'Homme-Dieu : *Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo,* a été ainsi fondée sur le sang des premiers disciples du Christ; et elle y a trouvé la condition de sa prodigieuse fécondité et de son rapide développement. Tertullien en avait formulé la loi quand il écrivait : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » La mort sanglante des martyrs, s'ajoutant à celle de Jésus sur le Calvaire, nous montre que le sacrifice d'une part se trouve à la base du christianisme, de l'autre qu'il est un des principaux éléments de la sainteté.

I

La religion chrétienne est une religion de sacrifice.

Venu sur la terre pour expier les péchés du monde, Notre-Seigneur avait pris sur lui toutes nos douleurs afin de les sanctifier et de nous encourager à les supporter. Souffrir pour expier, expier en souffrant, telle était une des raisons de son apparition parmi nous. A l'entrée de la vie, il avait dit à son Père : « Me voici pour faire votre volonté, » et comme la volonté de son Père était qu'il rachetât le monde par une lente mais sanglante immolation, on le vit, du berceau à la tombe, se livrer à toutes les souffrances : souffrances du corps, souffrances de l'âme, souffrances de l'humiliation, souffrances de l'ingratitude, souffrances de la haine. Et le sang de Jésus-Christ ne devait pas être le dernier versé. C'était, au contraire, le premier jaillissement de cette fontaine intarissable établie par lui au milieu du jardin de son Eglise et dont les eaux devaient arroser et féconder le monde entier. Sortie de son côté entr'ouvert, l'Eglise, elle aussi, était destinée à répandre son sang afin de le mêler à celui de son divin Epoux et de donner par là naissance à une nombreuse postérité.

A peine établie, la religion chrétienne est persécutée, les Apôtres, ses propagateurs, tombent victimes de la haine selon la prédiction de Jésus ; puis vient le tour des fidèles; c'est par milliers qu'on les met à mort, si bien que le monde semble être devenu pendant trois siècles comme un vaste autel, d'où coule à flots le sang des serviteurs du Christ fidèles jusqu'à la mort. Depuis, toutes les nations ont fourni à la cause de Dieu leurs témoins, tous les âges ont eu leurs martyrs, et il n'est pas jusqu'à notre siècle qui n'ait eu ou qui ne soit destiné à payer à Dieu le tribut d'un héroïque attachement.

Voilà pour le côté extérieur de la religion chrétienne. Si maintenant nous l'envisageons en elle-même, dans les préceptes qui en forment le code, nous y trouvons l'immolation et le sacrifice comme le centre où toutes les prescriptions divines viennent aboutir. C'est d'abord le sacrifice de l'intelligence. La religion ne demande-t-elle pas l'obéissance de la raison ? N'a-t-elle pas, en effet, des mystères impénétrables, des dogmes profonds, des vérités inaccessibles, devant lesquels la raison doit s'arrêter et dire : « Je ne comprends pas, mais j'adore ; je crois, parce que le Christ a parlé : *Credo quidquid dixit Dei Filius* » ? C'est ensuite le sacrifice de la volonté et du cœur : notre volonté, à chaque instant, il faut la soumettre à celle de Dieu et à celle des hommes; notre cœur, bien souvent, se sent blessé dans ses affections, contrarié dans ses désirs, arrêté dans ses élans. Là où il peut aimer, il rencontre une barrière qui ne lui permet pas d'aller plus avant ; là où les passions l'entraînent, la loi de Dieu le retient, lui commandant de les réprimer. Rappelez-vous les préceptes de la fuite des occasions, du pardon des injures, de l'amour des ennemis, du détachement des richesses, du renoncement à soi-même, de l'humilité. Partout, en un mot, ce sont des obstacles à vaincre, des réserves à respecter, des violences à se faire. C'est enfin l'immolation du corps exprimée par ces mots : restriction de ses aises, mortification des sens, éloignement du plaisir : car si l'âme est la première et la principale victime de cet holocauste, le corps ne peut échapper aux glorieuses exigences de l'autel où l'humanité doit se donner en oblation à son Dieu. « Je vous supplie, dit S. Paul, d'offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu. » (Rom., XII, 1).

Ainsi l'Evangile respire l'odeur du sacrifice. C'est que l'homme étant tombé pour avoir abusé du plaisir, il lui faut se relever par la douleur ou par la privation même de ce qui est légitime ; c'est aussi que le christianisme est une religion d'amour ; et la grande loi de l'amour est le dévouement de soi pour qui on aime jusqu'à la souffrance. Dieu nous ayant aimés, il a donné son

sang pour nous; si nous l'aimons sincèrement, n'est-il pas juste de souffrir pour lui ? On l'oublie trop cependant. On voudrait que la religion tempérât son austérité et se pliât à toutes les exigences du sensualisme moderne. Mais si elle sait tenir compte des adoucissements raisonnables de la vie, elle ne peut néanmoins franchir certaines limites; aux chrétiens à se conformer à ses préceptes, et non à la religion à s'accommoder aux caprices des hommes.

II

Fondement de la religion chrétienne, le sacrifice en est aussi le couronnement. Quel est, en effet, l'apogée de la perfection? N'est-ce point la reproduction, dans la nôtre, de la vie de Notre-Seigneur ? Or la vie de Jésus-Christ ne se résume-t-elle pas dans ce mot du Symbole : « *passus est*, il a souffert » ? De Bethléem au Calvaire, n'a-t-elle pas été une succession de croix, nous dit l'*Imitation ?* La sainteté consiste donc à embrasser avec amour la vie du renoncement. Apprenez du reste de la bouche du Sauveur l'expression de sa volonté à ce sujet : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive. Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple. » Avant de parler ainsi, Jésus venait de révéler à ses Apôtres l'approche de sa Passion, et Pierre s'était répandu en reproches contre son Maître : ne croyait-il pas à une crainte imaginaire de Jésus? Mais écoutez la terrible réponse de Notre-Seigneur : « Arrière, Satan ! Tu m'es un sujet de scandale, car tu n'as point le goût des choses de Dieu. »

Cette sévère réprimande, dans la bouche du doux Sauveur, ne s'explique que parce qu'il constatait chez l'Apôtre l'absence de cet esprit de sacrifice qu'il était venu inspirer aux âmes par son exemple et dont il entendait faire la condition de toute sainteté. A ce prix d'abord l'on peut être saint. Témoin l'auguste Marie, qui, pour atteindre les plus hauts sommets de la perfection, dut mériter le titre de Reine des Martyrs. Témoins tous les saints, lesquels ont gravi par la mortification les hauteurs du Golgotha.

Etonnez-vous maintenant de la rareté des grandes âmes. La cause en est dans l'absence de l'esprit de sacrifice. Car, s'il est dans notre siècle une notion perdue, c'est celle-là. Notre nature a horreur de la peine et elle la repousse de toutes ses forces. On adule le corps au détriment de l'âme, on s'attache à toutes les frivolités de la terre, on s'accorde toutes les jouissances sans s'apercevoir que le cœur perd peu à peu le goût du surnaturel et l'énergie nécessaire pour résister au rapide courant du matérialisme. Chacun veut se faire une religion à sa guise, une religion commode, qui n'est qu'une contrefaçon de celle du Christ. Prier, assister de temps à autre aux offices n'est pas chose trop onéreuse : on s'y soumet. Mais quitter une occasion dangereuse, renoncer à certains divertissements, retrancher un peu au bien-être domestique ou à la vanité, lutter contre ses passions ou même ses défauts de caractère, c'est trop assujettissant. Or, cette religion toute mondaine est incompatible avec la sainteté. Elle est condamnée par le divin Maître : « Nul, a-t-il dit, ne peut servir deux maîtres » (Matth., VI, 24) ; « Qui n'est pas entièrement avec moi est contre moi » (Matt., XII, 30) ; « Le royaume des cieux souffre violence. » (Matth., XI, 12).

Pour qui, m. f., s'arrête à considérer le réveil de la foi dans nombre d'esprits cultivés et l'élan de prières qui se produit parmi les catholiques, le délai de la conversion de notre patrie, ou plutôt son obstination toujours plus désolante à professer l'athéisme officiel pourrait paraître étrange. Elle cesse de l'être lorsqu'on vient à songer que, si beaucoup d'âmes prient, bien peu consentent à marcher dans la voie du sacrifice. La prière est un encens ; son parfum ne monte jusqu'à Dieu que s'il est volatilisé. Pour être ainsi réduit en fumée d'agréable odeur, il lui faut les charbons ardents du sacrifice ; sans lui le foyer de notre cœur ne fournit que des tisons à peine embrasés, impuissants à consumer l'encens de notre prière et à le faire monter vers le ciel. Du reste, et c'est S. Alphonse de Liguori qui nous l'affirme, si la voix de la prière touche le cœur de Dieu, il en est une, au dire de l'Esprit-Saint, plus éloquente encore : c'est celle du sang ou du renoncement. A celle-là Dieu ne résiste jamais. Ainsi les saints, qui le savaient bien, lorsqu'ils voulaient obtenir une grande grâce, accompagnaient leurs prières de jeûnes, d'austérités ou tout au moins de quelques retranchements, et bientôt Dieu vaincu accordait la faveur si vaillamment conquise.

Voulons-nous, à notre tour, apaiser les colères de Dieu amassées sur notre France ou convertir des âmes qui nous sont chères ? Joignons à nos prières l'amendement de notre vie, la fidélité à tous nos devoirs, la pratique des vertus chrétiennes, la lutte contre nos défauts, en un mot la mortification extérieure et intérieure.

Que ce langage ne nous effraie point. Si la croix est dure, c'est pour ceux qui la portent mollement ; pour qui sait la presser, au contraire, a dit le saint Curé d'Ars, elle sue le baume. La mortification apporte dans l'âme la paix la plus profonde, la joie la plus douce. Prenons donc la résolution d'offrir tous les jours au moins une mortification volontaire et d'accepter en esprit de sacrifice toutes les peines qui se présenteront à nous. Les occasions ne manquent pas, l'intention et la volonté seules font défaut.

Demandons à notre saint Patron le courage nécessaire pour devenir non plus des demi-chrétiens, mais des chrétiens généreux qui sachent, selon l'esprit de la religion, mettre à la racine de leur dévotion l'amour de la croix et la pratique du renoncement. Par là vous contribuerez à la conversion de notre chère patrie et vous vous préparerez auprès de Dieu la céleste récompense. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

VIII

LE MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE

Quand la Sainte Vierge devint orpheline, la famille se réunit pour lui choisir un tuteur. Ses parents lui laissaient de l'aisance, il fallait donc quelqu'un pour gérer ses biens. C'est S. Joseph qui paraît avoir été investi de cette fonction. Il descendait de David, comme Marie ; lui aussi avait fait vœu de virginité. Il ignorait à quoi Dieu le destinait, et comme il était très religieux, il estima qu'il entrait dans les desseins de Dieu qu'il se consacrât entièrement à lui, afin de se préparer à la mission qu'il devait accomplir et qu'il ne connaissait pas. C'était un ouvrier qui gagnait son pain à la sueur de son front, et nulle vie, sauf celle de Marie, n'était plus sainte que la sienne. Il sanctifiait son travail par la prière, par son union intime avec Dieu, par les œuvres de charité et de bonne volonté qui remplissaient sa journée. Et il attendait que Dieu lui révélât sa pensée sur lui ; il attendait, comme le bon serviteur attend les ordres du maître, avec la certitude intime que ces ordres se produiraient un jour.

I

Marie était au Temple depuis onze ans, suivant le Livre de la Nativité et le Protévangile, dont l'autorité ne doit pas être dédaignée, puisque les Pères l'ont acceptée ou du moins ne l'ont pas rejetée. C'est là que nous apprenons certains détails sur son mariage. Marie avait quatorze ans ; l'heure était donc venue pour elle d'occuper une situation dans la vie, de prendre sa place dans le monde. Elle était universellement aimée et vénérée ; elle possédait quelques biens, les prétendants ne manquaient point, car elle attirait l'attention de tous par sa beauté, sa vie pure et sa vertu. Mais quel prétendant serait digne d'elle ?

La famille se réunit de nouveau ; S. Joseph ne parut point. Il avait disposé de sa vie et décidé qu'il ne se marierait pas, puisqu'il avait fait vœu de virginité. A cette réunion le sort ne donna aucun résultat. On lui fit un devoir d'assister à une seconde ; or la baguette des sorts fleurit entre ses mains et une blanche colombe descendit du ciel et se reposa sur sa tête, le désignant ainsi comme l'époux de Marie. Ces prodiges peuvent être réprouvés par le rationalisme, mais l'Ecriture est pleine de ces miracles révélateurs, depuis la verge d'Aaron jusqu'à l'enlèvement au ciel d'Elie, sur un char de feu. C'est par ces prodiges admirables et significatifs que, pendant quatre mille ans, Dieu a manifesté aux hommes sa volonté.

Raphaël s'est inspiré de ces traditions dans son tableau du mariage de la Sainte Vierge. Pendant que Marie et Joseph contractent cette alliance sacrée, le grand-prêtre les bénit. Une assistance recueillie contemple ce mystère, et l'un des jeunes gens présents, un des prétendants malheureux, brise sur son genou la baguette infidèle qui n'a pas voulu fleurir. Le visage de Joseph respire le sentiment auguste de sa responsabilité, la force calme et la confiance ; sur le front de Marie rayonne la douceur virginale ; elle paraît interroger le ciel, sans impatience, et vivre dans le monde des anges. Ce spectacle ravissait les hommes, le grand-prêtre qui sentait que quelque chose de grave se passait qu'il ne comprenait pas, et les esprits bienheureux à qui Dieu découvrait les mystères miséricordieux de l'avenir.

Marie et Joseph se rendirent ensuite à Nazareth, dans une humble maison qui appartenait sans doute à Joachim et que sa fille avait eue en héritage. Ces deux descendants du roi David y vécurent dans la pauvreté, la prière et le travail. Ils jouissaient cependant de quelque aisance, mais ils avaient dû tous deux faire vœu de pauvreté. Joseph exerçait sa profession de charpentier et Marie gagnait sa vie par le travail de ses mains. Les hommes les ignoraient. Pour eux, ils vivaient en Dieu et pour Dieu. Leur humble foyer était, avec le Temple, le lieu le plus saint de l'univers ; le ciel aimait à s'y transporter. Ils étaient pleins de confiance l'un dans l'autre, s'entretenaient de la bonté de Dieu, des mystères heureux et des faveurs célestes dont ils étaient l'objet, ayant les mêmes aspirations vers la justice et la sainteté, les mêmes espérances dans le Messie qu'attendait Israël. Nul langage humain ne saurait peindre l'intimité qui existait entre ces deux âmes, qui s'aimaient profondément et qu'unissaient surtout des liens surnaturels.

La nature les avait comblés de ses dons. Joseph était l'homme vénérable et bon ; rien que de le regarder on se sentait attiré par sa bienveillance et sa douceur, on était frappé de respect en contemplant ses augustes traits. Marie était la grâce même, relevée par la modestie, et ceux qui eurent le bonheur de la voir s'inclinaient devant elle comme devant l'image la plus parfaite de la divinité. Leur intelligence était pénétrante, leur cœur rempli de charité se donnait, secourait toute misère, allait à tous ceux qui souffraient. Mais qu'étaient ces dons naturels comparés aux dons surnaturels qui auraient excité la jalousie des anges, si les anges pouvaient être jaloux ? Jamais Dieu n'avait créé d'âmes si belles, si élevées, ornées de tant de grâces, innocentes, justes, où l'ombre même du mal n'avait point passé. S. Joseph avait sans doute subi la tache originelle, mais il en fut purifié de bonne heure, peut-être, comme S. Jean-Baptiste, dès le sein de sa mère, comme quelques théologiens l'ont affirmé. C'est une vérité communément admise, par ailleurs, que S. Joseph fut confirmé en grâce à partir de son mariage avec la Sainte Vierge, même s'il ne fut pas à l'abri des péchés véniels semi-délibérés [1].

[1] Cf. *Dict. de Théol. cath.*, art. *Joseph (S.)*.

II

Nous ne pouvons nous défendre d'arrêter nos regards sur cette douce et sainte figure de S. Joseph, qui, à notre époque, est comme sortie de l'ombre où son humilité paraissait se complaire, pour resplendir au soleil de l'Eglise et y jouir d'une gloire qui n'est surpassée que par celle de Jésus et de Marie.

Qui était-il ? L'Evangile ne dit de lui qu'un mot, mais un mot qui résume toute sa sainteté et toute sa vie : « Il était juste. » Nous devons par conséquent lui attribuer toutes les vertus et tous les mérites.

Etait-il du nombre de ces Esséniens que Philon nous peint justes, vivant en communauté en mettant leurs revenus en commun ? Il avait sûrement toutes leurs qualités, mais il convient de se souvenir qu'il n'y eut qu'un S. Joseph au monde, parce qu'il n'y eut qu'un Verbe incarné, et donc que les vertus de S. Joseph furent supérieures à toutes les vertus humaines. Car il fut un homme exceptionnel, unique, comme Marie fut unique et exceptionnelle.

Etait-il jeune ou vieux ? Nous l'ignorons. Mais pour remplir sa mission, il devait être dans la force de l'âge, car Dieu ne fait pas de miracles inutiles ; il dut le pourvoir des dons, des forces, des talents naturels nécessaires. S. Joseph fut donc merveilleusement doué.

Nous ne savons rien de sa jeunesse, sinon qu'il était ouvrier : *Faber* (Marc, VI, 3). Ce mot même demeure vague. Quelques-uns l'ont traduit par constructeur, charpentier, entrepreneur de travaux. Avec ses aptitudes, S. Joseph crut en conscience qu'il devait travailler, donner l'exemple et multiplier ses labeurs. Ayant reçu beaucoup, il devait donner beaucoup.

En Judée alors il y avait de nombreuses corporations ouvrières ; il devait en faire partie afin d'être connu, accueilli et de s'assurer du travail. Il ne se confina pas dans une bourgade, mais certaines traditions nous le représentent occupé au Temple, où il dut voir Marie orpheline, construisant des maisons ou fabriquant des barques sur le lac de Capharnaüm. S. Ambroise et Théophile d'Antioche nous disent qu'il abattait et taillait des arbres pour ses charpentes. S. Justin rapporte que Jésus faisait avec lui des jougs et des charrues. S. Joseph aurait aussi travaillé le fer. S. Cyrille de Jérusalem a vu encore une pièce de bois façonnée de ses mains.

C'était donc un ouvrier actif, entreprenant, travaillant en toute conscience, réputé pour son bon travail, sachant tout faire et qui, tout en maniant ses outils divers, voulait accomplir la volonté de Dieu, qui ordonne à l'homme de travailler, demeurait uni à Dieu et s'élevait chaque jour à une plus haute sainteté.

Comme Marie, recherchant ce qui était le plus parfait, il avait dû faire vœu de pauvreté ; mais il ne faut pas se figurer que l'un et l'autre eussent été dans un état voisin de l'indigence. Un ouvrier habile comme lui ne pouvait manquer d'acquérir de l'aisance, mais, n'étant point attaché à l'argent, il donnait aux malheureux tout son superflu et même quelquefois le nécessaire.

Marie non plus n'était pas dans l'indigence, son père lui avait laissé des troupeaux ou des maisons à Jérusalem, à Nazareth, au Carmel. Sa famille occupait un rang, comme celle de Zacharie, qui paraît avoir été dans l'opulence, puisque la Sainte Vierge va passer trois mois chez Elisabeth. C'est l'opinion autorisée de Benoit XIV. « Les parents de la bienheureuse Vierge, dit-il, sans posséder de grandes richesses, comme l'ont dit quelques auteurs modernes, n'étaient pas tellement pauvres qu'on doive les ranger dans les classes indigentes. Il est démontré au contraire que Joseph et Marie possédaient des héritages qui leur fournissaient les moyens de subsister aussi bien à Bethléem qu'à Nazareth. [1] »

S. Joseph était donc digne de Marie. Quelle personnalité auguste que la sienne ! Marie lui confie sa virginité, sachant que lui-même est vierge ; Dieu lui confie la Vierge des vierges, celle qui doit être la mère de son Fils ; il lui confie son Fils lui-même. Y eut-il mission plus sainte et plus grande ? Y eut-il jamais homme plus élevé en grâce, en sainteté, en dévouement ? Il est l'homme de confiance de la Providence sur la terre, et nul homme n'approchera jamais de sa dignité privilégiée. Le Sauveur a dit : « Parmi les enfants des femmes il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste. » Mais, d'après le contexte, il s'agit seulement des prophètes de l'A. T. S. Joseph est d'un ordre plus élevé que Jean-Baptiste ; on ne peut donc les comparer. Il appartenait à l'ordre de l'union hypostatique.

Il va coopérer avec le Père, avec le Fils, avec le Saint-Esprit, avec Marie à l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption. Il veillera sur la Mère et sur l'Enfant. Il ne les quittera pas un instant, ils seront son unique pensée. Sans lui ils n'auraient ni protection ni sécurité ; ils seraient exposés à tous les pièges d'Hérode, à tous les dangers d'Egypte.

Au ciel la Sainte Trinité regarde la Trinité de la terre : Joseph, Marie et Jésus. Joseph tient la place du Père. Il n'y a que Dieu au ciel et Joseph sur la terre. Et le Père du ciel regarde avec complaisance son représentant ici-bas, parce qu'il n'y a jamais vu un homme aussi généreux, discret, dévoué, fidèle comme Joseph. Le doux patriarche, à la fois humble et fort, homme de foi et homme de ressources, conduira sans bruit, sans crainte, sans orgueil la plus grande affaire des siècles.

---

[1] *De Sanct. beatific.*, IV, 2e part.

IX

L'ANNONCIATION ET LA VISITATION

I

L'ange Gabriel, quelque temps après son apparition à Zacharie, se présenta devant la Vierge Marie qui priait et méditait dans son appartement, à Nazareth. On a dit qu'elle repassait la prophétie d'Isaïe touchant la Vierge qui serait la mère de l'Emmanuel. Il entra auprès d'elle, plein de respect, et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

La Vierge ne fut point surprise, parce qu'elle recevait souvent la visite des Anges, mais elle fut troublée en entendant ce salut, ces paroles que réprouvait son humilité : « pleine de grâce. » L'ange la rassura : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. »

Plus de doute. Elle est donc la Vierge d'Isaïe, car l'ange s'est servi des paroles mêmes du Prophète. Elle est pleinement soumise à l'adorable volonté de Dieu, mais elle ne comprend pas le mystère qui lui est annoncé. Sa virginité s'alarme et elle répond nettement à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? »

L'ange Gabriel n'ignorait point qu'elle avait fait vœu de virginité, aussi ne demande-t-il aucune explication. Il lui avait dit avec une angélique familiarité : « Ne craignez point, Marie » ; il lui dit maintenant pourquoi elle ne doit pas craindre et comment s'opérera le divin mystère : « L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Et il lui apprend que sa parente, Elisabeth, celle qu'on appelait « la stérile, » a conçu aussi un fils dans sa vieillesse. Elle est dans son sixième mois, « car rien n'est impossible à Dieu. » (Luc, I, 37).

Ces révélations la plongent dans une sainte stupeur ; elle médite ces paroles qui bientôt n'auront plus de secret pour elle. Elle comprend qu'elle est appelée à devenir l'arche d'alliance que le Dieu tout puissant couvre comme d'une nuée, le tabernacle de l'Esprit-Saint, le véritable Saint des Saints. Elle n'a plus aucune inquiétude, son intégrité virginale n'aura pas à souffrir, son vœu sera respecté. Dieu, qui est la pureté par essence, ne peut qu'affermir et glorifier sa virginité. Seule son humilité s'alarme encore. Elle avait médité souvent sur cette Vierge, saluée par les Prophètes, qui mettrait au monde le Messie, Fils de Dieu ; mais jamais la pensée ne lui était venue qu'elle, chétive créature qui devant Dieu n'était qu'un néant, pût être jamais cette Vierge prédestinée. Elle avait deviné dans les Ecritures le mystère de la Sainte Trinité, le Père créateur du monde ; le Verbe, son Fils, à qui David et les Prophètes donnaient ce nom expressif, parce qu'il était la pensée, la parole de Dieu ; le Saint-Esprit qui au commencement reposait sur les eaux. Souvent, lorsqu'elle étudiait et lisait les saintes lettres, son esprit s'était arrêté sur ce mystère, elle l'avait aussi médité avec son cœur, et chaque fois en elle-même elle avait senti s'augmenter la lumière et grandir son amour. Cependant le combat persistait dans son âme. Comment, elle, si petite, serait-elle la demeure de Dieu, si grand ?

Nous ne saurons qu'au ciel ce qui se passa alors en elle. Elle comprit sans doute, à la lumière révélatrice d'une grâce supérieure, que telle était la volonté de Dieu, et elle dit à l'ange, sans plus hésiter : « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait suivant votre parole. »

S. Jean d'un mot a révélé ce qui se produisit alors : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Du sang très pur de Marie Dieu se forma un corps auquel il unit une âme qui fut le chef-d'œuvre de sa puissance et de son amour ; et le Verbe se fit homme ; il habita sous sa tente de chair parmi nous, « et nous avons contemplé sa gloire, sa gloire de Fils unique né du Père, plein de grâce et de vérité. » (Joan., I, 14).

L'Ange a accompli sa délicate mission. Il contemple l'œuvre divine, cette Vierge devenue Mère de Dieu. Il écoute encore cette parole attendue par les siècles, ce consentement qui tient le ciel en suspens, ce *fiat* qui produira dans les âmes une nouvelle création. Puis il quitte Marie et remonte au ciel.

II

« Marie se lève aussitôt, » ainsi que nous l'avons raconté en retraçant la vie de sainte Elisabeth. S. Joseph l'accompagne vraisemblablement. Elle traverse les pays de montagnes, passe à Jérusalem et se hâte vers Aïn-Karim, où demeure Zacharie. Elle entre dans la maison d'Elisabeth et la salue.

« Dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit. Et, élevant la voix, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient cet honneur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plutôt frappé mes oreilles que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru à l'accomplissement des choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur. » (Luc, I, 45).

Il y a sans doute dans ces paroles une allusion à l'incrédulité de Zacharie. Lui aussi a reçu un message de Dieu et par le même ange Gabriel, et

il a répondu : « Comment saurai-je que c'est vrai ? » Marie a demandé de respectueux éclaircissements, et quand elle les a reçus, dans la droiture de son esprit et de sa volonté, elle dit : « Je suis la servante du Seigneur ! Qu'il me soit fait suivant votre parole ! » C'est pourquoi elle n'a pas les remords de Zacharie, elle est bienheureuse : *beata*...

Alors ses lèvres s'ouvrent pour chanter son bonheur : « Mon âme glorifie le Seigneur. Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. »

Ce sont les paroles d'action de grâces d'Anne, quand elle conduit au grand-prêtre Héli Samuel encore petit enfant, qu'elle a demandé si longtemps au ciel. (I Reg., II, 1). Marie avait la mémoire remplie des sentences et des chants de l'Ecriture, c'est pourquoi son cantique est comme une suite de perles précieuses qui se produisent sans effort, serties par un fil d'or.

Et quelle est la cause de sa grande joie ? « C'est que Dieu a regardé la bassesse de sa servante. »

Elle ne dit pas cela, mue par un sentiment d'orgueil ni par le contentement d'être ainsi élevée au-dessus de toutes les femmes. Elle est pénétrée uniquement de cette vérité que Dieu est infiniment grand et que, dans son incompréhensible bonté, il a cependant jeté les yeux sur son infime créature. Elle ne peut assez s'en étonner ni en témoigner sa reconnaissance. Et non seulement il l'a regardée, mais il lui a découvert l'avenir et elle y voit que « toutes les générations la proclameront bienheureuse. »

Cette pensée de sa petitesse la possède et la remplit de confusion : « Le Tout-puissant a fait en moi de grandes merveilles. » Elle-même est si peu de chose ! Il a fallu que Dieu déploie toute sa puissance pour faire de grandes choses avec ce néant. Elle n'a par elle-même aucun mérite, c'est Dieu qui a tout fait.

Et non seulement il est la toute puissance, mais encore la toute sainteté : *et sanctum nomen ejus*. Et la sainteté infinie habite en elle et celui qui naîtra d'elle et qui est le Fils de Dieu, elle l'appellera : « Mon fils ! » La pensée qui s'empare d'elle et l'occupe tout entière, c'est la pensée de son indignité. Que Dieu est bon pour elle ! Mais il est bon pour tous : « Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. »

Alors les siècles s'ouvrent devant ses yeux ; elle y voit l'action divine, toujours la puissance et la bonté : « Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leurs cœurs. Il a renversé de leur trône les puissants et exalté les humbles. Il a rassasié ceux qui ont faim et renvoyé les riches les mains vides. »

Un règne nouveau se prépare, celui de Jésus qui dira : « Soyez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » L'Esprit-Saint l'a annoncé à la Sainte Vierge, qui le célèbre en ces accents prophétiques si élevés et si émouvants. Les pharisiens superbes descendront de leurs chaires où les remplaceront les humbles, les doux, qui appelleront à eux ceux qui ont faim et soif de justice et qui seront rassasiés. Alors apparaîtront les vrais enfants d'Abraham, ses enfants par l'esprit et par la foi. Ils ont été longtemps humiliés, mais Dieu ne les a pas oubliés : « Il a pris en protection Israël son serviteur. Il s'est souvenu, selon la promesse qu'il a faite à nos pères, de sa miséricorde envers Abraham et sa race pour toujours »

Ainsi le cantique de Marie se ferme aussi sur une note patriotique. Israël pourra retomber dans ses errements, il ne sera jamais rejeté : Dieu est fidèle à ses promesses de miséricorde.

Marie demeura environ trois mois à Aïn-Karim qu'elle quitta sans doute un peu avant la naissance de Jean-Baptiste. Joseph dut retourner chez Zacharie pour la ramener à Nazareth. C'est en ce moment qu'il s'aperçut des signes de sa maternité prochaine. Il éprouva alors une angoisse indicible : « Comme il était juste, dit S. Matthieu, et qu'il ne voulait pas la diffamer, il résolut de la renvoyer secrètement. » (I, 19). Est-ce donc qu'il avait soupçonné sa jeune fiancée ? Il la savait absolument sainte et irréprochable : il avait pour elle de la vénération, comme pour une personne sacrée ; mais tout ce qu'il voyait lui paraissait mystérieux, les apparences étaient contre Marie, il ne comprenait pas. Pourquoi Dieu ne se révélait-il pas à lui ? C'est à coup sûr qu'il n'en était pas digne, pensait-il. Il avait une mission et le ciel avait jugé qu'il ne méritait pas de l'accomplir. Alors, dans son humilité, et comme les circonstances lui en faisaient un devoir, il se retirerait sans bruit, avec le désespoir de se séparer de Marie, si bonne, si douce, si parfaite. Comme il méditait ce projet qui le torturait, l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie, votre épouse, car ce qui est né en elle est de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. » (Matth., I, 21).

« Ceci, ajoute S. Matthieu, a été fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par la bouche du Prophète : « Voici qu'une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » (Is., VII, 14).

Joseph se leva heureux. Dieu s'était enfin révélé à lui. Il comprenait le mystère, et son âme était à la fois pleine de lumière et d'action de grâces.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 maii 1935.

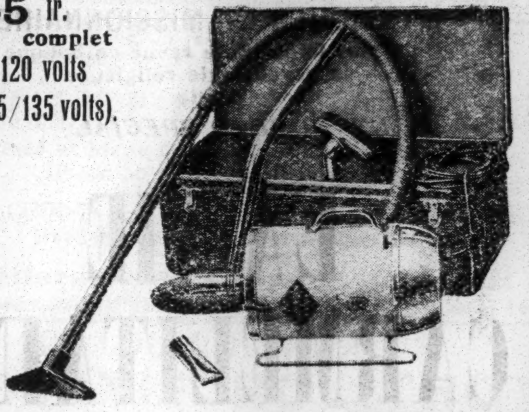
EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ASPIRON PARIS-RHONE

645 fr.
complet
(110/120 volts
ou 125/135 volts).



ASPIRON-BIJOU

DEPOUSSIEREURS ELECTRIQUES
pour le nettoyage des tapis, tentures, boiseries
SUPER-ASPIRON pour le
nettoyage des Eglises — **CIREUSES.**

Sté PARIS-RHONE, **83, Chemin de St-Priest, LYON.**
202. rue de Courcelles, PARIS.

— Demander notices et prix de la part de l'AMI DU CLERGÉ. —

L'ALLIANCE HORLOGÈRE

Manufacture Fondée en 1865

Directeur J. ENGINGER, Diplômé de l'Ecole Nat. d'Horlogerie, BESANÇON

Récompenses : Médaille d'Or, Académie Nationle, Paris — Médaille Internle Vienne, Philadelphie, Exposition Universelle, Paris — Prix des 5 Meilleurs Chronomètres déposés à l'Observatoire National de Besançon — Plusieurs autres médailles.

offre pour 45 FRS

Un COUCOU-chantant en ouvrant le bec, aux heures, aux 1/4, 1/2 et 3/4, exacte reproduction du cliché, hautr 30 cm, largr 19 cm, bois ciré, sculpture artistique, marche précise Garanti 5 ans. — **Satisfaction complète assurée.** — Emballage gratuit.

Comparez ce qui peut vous être offert ailleurs, et vous comprendrez la sécurité que vous aurez en adressant votre commande à une **Maison de Confiance** dont la réputation est établie **depuis 1865** dans la Métropole Horlogère. **Commandez à la Manufacture**

INUTILE DE PAYER D'AVANCE

L'ALLIANCE HORLOGÈRE
73, Rue Gambetta — BESANÇON (Doubs)

Tout ce qui concerne l'Horlogerie et la Pendulerie

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

Maisons DELANNOY — Vve RIF réunies
MASSON & Cie Succrs, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6e).

ENCENS VATICANUM

AGENCE FRANÇAISE OLIBANUM, 8, RUE DE TOURNON - PARIS

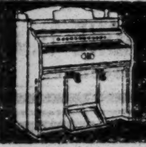
12 francs le kilo brut pris au magasin, frais d'envoi à la charge de l'Acheteur

Compte-Postal Paris 1.170-09.

Vins de Messe. Abbaye St-Michel de Frigolet

CAVES de PRÉMONTRÉS

Intention paroisses pauvres livrerons courant Mai 100 fûts 125 l. Vin Blanc Messe nouveau : Frs 160 hecto.
Ecrire : M. YVRARD, 4, Quai Vauban, SETE (Hérault).



ETABLISSEMENTS
E.A.ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.

Prix : 11 fr. pour 500 œufs

Notice gratis sur demande

M. RIVIER, 8. Villa d'Alésia, PARIS 14e.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
37, rue Hermite, NANCY

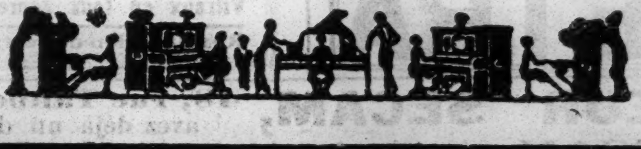
Déplacement et devis gratuits sur simple demande.
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER.
Agréé pr les Monuments historiques. *Belles références.*

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

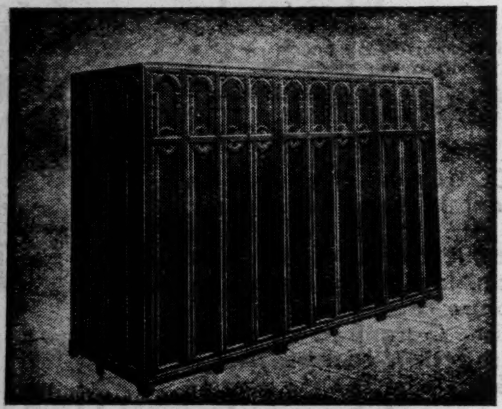
NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE



ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

CHAUFFAGE DES EGLISES
ET SALLES D'ŒUVRES
par L'AEROTHERME "ETNA"
breveté S. G. D. G. (air chaud pulsé)
NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE



Aucun organe mécanique, absolument silencieux
32 numéros de toutes puissances pouvant chauffer :
50.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 490 fr. pour 17 dimanches.

Pas de Ventilateur

Peut se placer
- Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure)
- Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches
- En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines.

Prix à partir de 5.800 francs

Nombr. référ. (Basilique Ste-Philomène, à Ars, etc.).
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire retour courrier avec attestations, sans engagement.

D. GUIGUET, Ing. Const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.)
Maison de confiance, 40 ans d'existence.

Si vous désirez équiper
vos cloches
électriquement,
une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - Ing. Constr. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

Exigez la marque
TETRA

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

LES ÉTUDES CARMÉLITAINES
MYSTIQUES ET MISSIONNAIRES
La plus importante revue catholique de psychologie religieuse
publie
UN NUMERO SPECIAL
sur

LA VIE CARMÉLITAINE

Un vol. de 210 p., **15 fr.**

Les Etudes Carmélitaines paraissent deux fois par an en Avril et Octobre. Abonnement aux 2 volumes : France et Belgique : 25 frs. Etranger : 35 frs.
Le volume séparé 15 francs.

Le plus grand choix de DUPLICATEURS et fournitures pour **POLYCOPIE**
Appareils spéciaux pour Bulletins paroissiaux.
Occasions intéressantes en duplicateurs rotatifs et machines à écrire des meilleures marques.
H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges).

BRONCHITES
TOUX
CATARRHES
CHRONIQUES
GOUTTES LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET

HOSTIES et VIN de MESSE *Communiqué de l'Archevêché d'Avignon :*
« Nous recommandons à tous les prêtres l'ŒUVRE des PAINS D'AUTEL de Pernes (Vaucluse) et sa filiale l'ŒUVRE du VIN de MESSE de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse). » Pour tous renseignements s'adresser à M. l'abbé Mame, curé de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier · Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées.
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS. — Si vous avez déjà un duplicateur, il est de votre intérêt de consulter **SECAM** qui est à même de vous faire des offres intéressantes de reprise. N'oubliez pas de consulter **SECAM** pour vos fournitures.

VITRAUX
Maison BESSAC - GRENOBLE FRANCE

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPECIALITE DE VINS DE MESSE
Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146

LE DUPLICATEUR
“ROTATIF ROLITHO”
fera tous vos tirages à la perfection.
— Il ne coûte que 1.185 frs. —
(20 °/. de remise à MM. les Ecclésiastiques)
Tous ren^{ts} : Alph. ENGEL, 10, rue du Mail, PARIS 2^{e}.

Société Générale

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
Société Anonyme. — Capital : 625 Millions de Francs

Assemblée générale annuelle du 16 Avril 1935

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 16 Avril sous la présidence de M. Joseph Simon.

Le rapport du Conseil indique que les velléités de reprise qui s'étaient manifestées en 1933 n'ont pu se maintenir en 1934, en raison de l'instabilité persistante de plusieurs monnaies étrangères et des restrictions qui entravent chaque jour davantage, le commerce international.

En France la production industrielle a marqué une régression continue entraînant une augmentation des faillites et du chômage. Pour ce qui est de l'agriculture, l'équilibre n'a pas pu s'établir entre la production et les besoins de la consommation nationale. La France n'en a pas moins accompli cette année un sérieux effort de réadaptation. En particulier. le fléchissement ininterrompu des prix de gros, s'il témoigne d'une accentuation de la crise, marque par ailleurs un ajustement nécessaire de nos prix intérieurs aux cours pratiqués sur d'autres marchés. L'amélioration de notre commerce extérieur constitue également un symptôme favorable : le déficit de notre balance commerciale s'est en effet réduit de près de moitié en 1934. Le rapport insiste sur le fait que les résultats ainsi obtenus sur les marchés extérieurs sont dus essentiellement à l'énergie avec laquelle les entreprises françaises ont comprimé leurs frais généraux et réduit leurs prix de revient.

L'activité financière de la Société a été presque exclusivement consacrée au placement des Emprunts d'Etat, des Colonies et des Chemins de fer. Le fléchissement de l'activité économique du pays et la baisse des prix ont entraîné un certain ralentissement des opérations bancaires, particulièrement de l'escompte du papier commercial.

Les bénéfices de l'exercice 1934 s'élèvent à frs 60.217.237,58. Le dividende a été maintenu à frs 45 par action non libérée et à frs 57, 50 par action libérée.

Par suite des modifications apportées à la législation fiscale, le montant net à recevoir sur le plus grand nombre des actions de la Société se trouvera augmenté : les actions non libérées appartenant à des personnes physiques recevront 39 frs 60 au lieu de 37 frs 45 en 1934.

Un acompte ayant été distribué le 5 Novembre dernier, le solde du dividende sera mis en paiement à partir du 7 Mai.

M. Léon Leblanc, ancien Directeur Général, ayant résigné ses fonctions d'Administrateur et de Vice-Président pour prendre une retraite définitive, le Conseil lui a adressé ses très vifs regrets.

L'Assemblée générale a renouvelé pour cinq ans les mandats expirés de MM. Homberg, Lemarquis, de Fourtou et Théodore Laurent, et, pour trois ans, celui de M. Verstreete, en qualité de Censeur.

Indispensable

Avant d'acheter une machine à écrire, documentez-vous sur les modèles portatifs, légers et peu encombrants, pratiques pour vos déplacements. Nous avons celui qu'il vous faut. Consultez-nous sans engagement pour vous. Nous réservons à MM. les ecclésiastiques des conditions particulièrement intéressantes.

MACHINES NEUVES ET D'OCCASION.

Tous renseignements franco sur demande.

RAPID OFFICE
4, Rue des Filles St Thomas-Paris

BAS DE LAINE

pour prêtres, religieuses, enfants.
Demandez échantillons sans engagement ni frais à :
Fabricant spécialisé DEBORGHER,
185, rue du Halot, TOURCOING.
Fortes remises pour achats groupés.

Communauté Religieuse peut fournir **HOSTIES**
Grandes (cinq) : 5 fr. le cent.
Petites (un) : 1 fr. — } **travail très soigné.**
S'adresser : Maison Bleue, ORNEMENTS D'EGLISE, CHARLIEU (Loire), qui mettra en rapport.

Une cure à faire

C'est la cure laxative, dépurative, végétale et opothérapique par les GRAINS DE VALS qui nettoient estomac, foie, instestin, combattant ainsi la constipation et l'obésité en éliminant les graisses et les toxines. UN GRAIN au repas du soir ou en se couchant, tous les deux ou trois jours. 4 fr. 50 le flacon de 30 grains.

CARTON & MOTTE FABRICANTS
11, rue des Chats-Bossus, LILLE
— MAISON FONDÉE EN 1850 —
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Haut^{r} 25 °/^{m} - Emballage *franco*.
Echant. gratuit. — Plastique ivoiré 1 fr. 10
STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre.
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 °/^{m}
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande.